



ANNÉE ACADÉMIQUE

2019 - 2020

**MÉMOIRE DE RECHERCHE EN  
MASTER RECHERCHE EN PHILOSOPHIE**

*Thème :*

**Théorie de la reconnaissance et éthique économique :  
l'enjeu du travail**

*Présenté par :*

**BADIEL Adolphe**

*Sous la direction de :*

**Franck FISCHBACH**

*Professeur des Universités*



## SOMMAIRE

<b>Introduction</b> .....	1
<b>I. Le problème de la morale en économie et la centralité du travail</b> .....	8
1. La question de la finalité.....	9
2. Le problème des moyens : le sort de l'humain.....	13
3. La centralité du travail.....	16
4. Travail et émancipation.....	19
<b>II. La reconnaissance comme horizon normatif éthique du travail</b> .....	25
1. La reconnaissance comme un concept moral et politique.....	27
2. Travail et reconnaissance affective.....	33
3. Travail et reconnaissance juridique.....	36
4. Le travail comme réalisation de la solidarité.....	38
<b>III. Le travail dans le capitalisme comme forme de mépris et d'injustice</b> .....	44
1. L'atteinte à la confiance en soi et à la collectivité.....	46
2. Le travail comme forme de servitude volontaire.....	49
3. La perte de l'estime sociale et la ruine de la solidarité.....	52
4. Les formes idéologiques de la reconnaissance dans le management capitaliste.....	55
<b>IV. Des redéfinitions du travail dans le néo-capitalisme et des perspectives de la reconnaissance comme concept critique</b> .....	62
1. Redéfinitions du travail dans les nouvelles opérations de production : travail immatériel, travail invisible et "bullshit job".....	64
2. La division du travail dans le système de la reconnaissance.....	68
3. Marx, le travail et la reconnaissance.....	71
4. Les perspectives de la reconnaissance comme concept critique du travail.....	71
<b>En guise de conclusion</b> .....	75
<b>Bibliographie</b> .....	80

## **INTRODUCTION GENERALE**

Le discours social de notre temps est conçu autour des thèmes de la misère et de la souffrance. L'époque contemporaine se présente comme le lieu de transformations accélérées et ininterrompues qui présentent encore, à plusieurs niveaux, des traits problématiques. La période allant de l'après première guerre mondiale à nos jours a connu d'énormes bouleversements dont la société paie encore les conséquences sur ses modes de vie. L'abrasion des frontières des frontières entre les différentes sphères de la société avec l'hégémonie de l'économique a conduit à une forme de généralisation des lois de l'économie sur la vie sociale. Le libre marché universel, l'institution centrale des acteurs économiques, enrôle continuellement la majorité des ressources capables de créer de la valeur marchande au point de détruire les formes d'activités à même de donner du sens à l'existence humaine. Dans la sphère sociale, qui est le lieu de la socialisation et de l'individualisation des êtres humains, on observe de plus en plus une désagrégation des liens sociaux et une atomisation de la société avec l'individualisme. La solidarité qui primait dans les groupes sociaux et fondait l'esprit de communauté tend à la ruine par l'investissement des cadres d'expression par la rationalité économique et le privilège qu'avait le sujet de pouvoir compter avec la collectivité pour son épanouissement connaît continuellement un effritement et expose le sujet tout seul face aux péripéties de l'existence.

C'est un constat général que la précarité est l'une des dimensions constitutives de la vie sociale moderne. C'est une situation exceptionnelle qui est qualifiée d'*irruption de la précarité dans l'espace public*<sup>1</sup> dans la sociologie académique. Le phénomène de précarité dont il s'agit ici se distingue de la vulnérabilité, qui est la condition générale des êtres humains. Par précarité, nous entendons ici l'exclusion d'une grande partie de la population active du droit de gagner leur vie<sup>2</sup> par le fait d'une inégalité croissante et de la fragilisation des liens de solidarité. Dans la vie matérielle comme dans leur vie morale, les êtres humains sont davantage limités quant à leur désir de s'autoréaliser. Au fond, cette situation se donne à voir comme une forme de domination imposée par la sphère économique prégnante sur la vie des individus. Dans l'histoire récente, cette tendance est apparue à partir des années 1970<sup>3</sup>. En effet, les conditions de la production imposées par l'organisation capitaliste ont depuis toujours suscité des dénonciations et des épreuves de légitimation du capitalisme. Ainsi, l'organisation capitaliste du travail donne à voir de près une structure problématique, qui soumet les femmes et les

---

<sup>1</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 2011, p.20.

<sup>2</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Folio-Gallimard, 2004 p.20.

<sup>3</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., 20.

hommes à des épreuves où ils peuvent en sortir meurtris en leur subjectivité, divisés et inconsolables et générer des pathologies pour la reproduction de la société.

C'est dans l'optique de comprendre la nature de ce processus précarisation corrélée à l'organisation capitaliste du travail que nous souhaitons enquêter sur le thème : *Théorie de la reconnaissance et éthique économique : l'enjeu du travail*. Le problème que ce thème se propose de résoudre est de parvenir à démontrer, par la médiation de la théorie de la reconnaissance en vogue dans le débat contemporain, que le monde du travail engendré par le capitalisme est un monde fondamentalement pathologique, c'est-à-dire qui ne garantit pas les conditions d'une autoréalisation des individus et d'une reproduction sociale. En d'autres termes, nous souhaitons, dans les termes de la reconnaissance, montrer que le travail dans la société capitaliste est l'expression de mépris et d'injustice envers les sociétés modernes. Ainsi, notre travail se revendique une appartenance à la philosophie sociale, dont la finalité théorique est de mettre au jour les évolutions de notre temps qui apparaissent comme des évolutions manqués<sup>4</sup>. Elle part des formes dégradées du vécu des acteurs sociaux pour identifier les conditions sociales qui font obstacle à l'autoréalisation des personnes à partir d'un point d'analyse. De cette façon, l'objectif de notre travail peut être compris comme une mise au jour des mécanismes de domination et de mépris qui sont à l'œuvre dans le modèle capitaliste, et ce, en nous appuyant sur une conception idéale du travail que nous entendons élaborer sur les catégories de la reconnaissance conçues par Axel Honneth. Pour y parvenir, nous voulons entretenir un dialogue avec les autres sciences sociales, ce qui constitue la spécificité de la philosophie sociale depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Notre méthode de travail se constitue d'enquête, d'une part, bibliographique et, d'autres parts, d'entretiens avec des acteurs du monde du travail et d'expériences pratiques; toute chose qui a contribué à améliorer le cadrage du problème.

La pathologisation du monde du travail n'est pas un phénomène récent, de même que l'activité critique qui s'est opposée à elle pour mettre au jour les mécanismes de domination à l'œuvre dans cette sphère sociale. La naissance du capitalisme avec son esprit actuel peut être située à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec le mouvement industriel. Ce mouvement et le désordre qu'il a engendré et coïncidant avec l'apogée de l'idéalisme allemand, ne passeront pas inaperçu. Concevoir la libération travail comme enjeu majeur de l'émancipation de l'être humain est une démarche qui fait systématiquement écho à la philosophie de Marx. Pour lui, le travail est conçu comme l'activité qui accompagne la vie ; ainsi, le sujet humain ne peut parvenir à sa propre

---

<sup>4</sup> HONNETH Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, traduction de Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix, Paris, La Découverte, 2008, p.26.

réalisation que par le processus d'un travail auto-déterminé dans un premier temps et dans une société où la division du travail permet d'accroître les moyens de production et la production elle-même de sorte que la vie s'exprime entièrement par le travail et dans le travail. Les conditions imposées par le capitalisme conduisent à une privation des moyens de production à la masse des travailleurs et à des rapports sociaux de domination dans l'activité de production. Le but de la lutte des classes était de ce fait de parvenir à l'émancipation de la classe ouvrière, par l'appropriation des moyens de production, ce qui représente l'émancipation de l'humanité dans son ensemble car elle est la condition générale. Toute la philosophie marxienne se constitue autour de cet enjeu qui sera repris plus tard dans l'École de Francfort, qui mobilise la philosophie marxienne dans la critique sociale de la modernité.

La reprise du projet d'émancipation des travailleurs comme émancipation de l'humanité en générale, au sein de l'École de Francfort va engendrer d'énormes controverses. Dans un premier, les philosophes d'Adorno et Horkheimer une reprise du projet marxien. Il s'agissait de porter dans la conscience collective que le travail est réellement « *la possibilité de faire autrement* »<sup>5</sup> et de critiquer le culte de la production prêchée par le capitalisme et qui conduit à une occultation des ressources émancipatrices du travail. Dans la deuxième génération représentée par Habermas, cette idée sera remise en cause. Critiquant l'enrôlement du travail dans le système capitaliste, Habermas sera conduit à privilégier l'agir communicationnelle comme ressource pouvant conduire à un monde salubre. On aboutit à un « *oubli de la centralité psychosociologique du travail* »<sup>6</sup> et par là, de l'idée que le travail puisse constituer une ressource pour libérer l'humanité du système capitaliste.

Chez Axel Honneth, il y a une reprise du concept de la reconnaissance et un essai de réintégration du travail dans le système de la reconnaissance et c'est ce qui constitue, pour plus d'un auteur, l'un de ses apports majeurs à la théorie critique. En refondant la théorie de la reconnaissance, d'origine hégélienne, sur des bases plus empiriques en s'inspirant des apports de la psychologie de Mead, il réussit à l'imposer comme la dynamique des interactions sociales et il arrive à réintégrer le travail dans la sphère des interactions morales pour reconstruire un concept critique de travail. L'expérience du travail pour lui doit une grande place dans ce concept, eu égard, par exemple aux conséquences psychologiques du chômage et mieux sur le fait qu' « *en effet aujourd'hui encore, la chance d'exercer un travail économiquement*

---

<sup>5</sup> FISCHBACH Franck, « Utopie et travail dans l'École de Francfort : la « possibilité de faire autrement » dans DUMONT Augustin (dir.), *Repenser le possible : l'imagination, l'histoire, l'utopie*, Paris, Kimé, 2019, p.103.

<sup>6</sup> HABER Stéphane, *L'Homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Paris, CNRS Éditions, 2009, p.197.

*rémunéré, et par là socialement régulé, s'associe à cette forme de reconnaissance que j'ai appelé l'estime sociale* »<sup>7</sup>. De même, « *l'organisation et l'appréciation du travail social jouent dans la société un rôle central dans le système de la reconnaissance* »<sup>8</sup>. Loin de vouloir se focaliser sur cette forme de reconnaissance qui n'en constitue qu'une dans sa trilogie, Honneth fait remarquer l'importance du concept de travail au cœur du système. L'enjeu de cette mise en relation du travail et de la reconnaissance constituait pour lui le travail féminin non rémunéré, à cause du partage traditionnel des rôles. Pour ce qui concerne la critique du travail, Axel Honneth reconnaît l'héritage marxien. Mais dans son interprétation, la critique marxienne du travail selon lui a montré certaines limites car elle ne percevait pas les phénomènes de son temps comme découlant d'une violation de principes moraux. Il y avait chez Marx une réduction de l'émancipation dans le travail à la seule dimension d'autoréalisation dans le travail et la satisfaction des besoins matérielles alors que la reconnaissance implique nécessaire des sujets d'interaction<sup>9</sup>. La lutte des classes devrait réparer une forme d'injustice qui est l'appropriation des moyens de production par la bourgeoisie. Honneth entendait palier à toutes ces difficultés. En revanche, on ne retrouve pas dans ses écrits une conception élaborée de la reconnaissance et du travail. Comme le soulignent H. Gueguen et G. Malochet, « *la question du travail occupe une place paradoxale dans les théories de la reconnaissance : si l'ambition affichée vise bien à développer une approche critique du travail, force est d'admettre la faible place qui lui est réservée dans le dispositif théorique de l'École de Francfort.*<sup>10</sup> » C'est cette ambiguïté que nous voulons résoudre pour parvenir à démontrer le mépris et l'injustice du travail capitaliste.

Nous concernant, nous prenons part à l'idée de Axel Honneth selon laquelle « *la lutte pour la reconnaissance est la force morale qui alimente le développement et le progrès de la société* »<sup>11</sup>. Et nous entendons démontrer que la précarité qui accompagne le capitalisme est une forme de mépris et d'injustice envers les forces laborieuses ; pour cela, il nous reviendra de poursuivre l'œuvre d'Axel Honneth en essayant de refonder le processus de reconnaissance au sein du procès du travail. Comme tel, notre travail ne se distingue pas des travaux antérieurs réalisés en philosophie sociale et dans les sciences sociales sur la question de la reconnaissance et du travail. Ce qui entend faire sa spécificité, c'est de vouloir reprendre la question et d'essayer de fonder une unité entre travail, reconnaissance et émancipation.

---

<sup>7</sup> HONNETH Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, Op. Cit., p.198.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.201.

<sup>9</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op ; Cit., pp. 174-175.

<sup>10</sup> GUEGUEN Haud, MALOCHET Guillaume, *Les théories de la reconnaissance*, Paris, La Découverte, Coll. « Repères », 2014, p.65.

<sup>11</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.171.

Nous voulons tout au long de ce travail nous initier au mouvement de la critique sociale du travail en essayer de montrer son unité autour de la théorie de la reconnaissance. Nous entendons montrer que les catégories de la reconnaissance peuvent s'étendre aux dimensions du travail que l'on peut trouver chez Marx du paradigme de la production à celui du travail, en gardant le lien avec les problèmes nouveaux que suscitent l'évolution du monde du travail. Nous voulons renouer avec la critique marxienne du travail qui fait écho dans de nombreux travaux dans la critique contemporaine. La philosophie contemporaine témoigne également d'un intérêt croissant pour le travail<sup>12</sup>, d'où nous avons de nombreuses ressources. Nous garderons un constant rapport aux sciences sociales, non seulement au regard de l'interdisciplinarité du problème mais aussi de ce qui constitue la philosophie sociale, une médiations fécondes entre les différents domaines du savoir humain. Dans le champ de la sociologie, anthropologie et dans le domaine de la clinique du travail, nous assistons également à une grande mobilisation du concept de la reconnaissance pour mettre au jour la souffrance et les mécanismes de coercition qui sont continuellement mis en œuvre dans le monde du travail<sup>13</sup>.

Pour donner une bonne issue à notre étude, nous voulons dans un premier revenir sur l'organisation capitaliste ainsi que les normes et les valeurs qui président à l'agir économique. Nous tenterons de démontrer les valeurs qu'elle diffuse dans la société et les dispositifs qu'il impose aux travailleurs ; aussi, nous allons revenir sur la thèse de la centralité du travail comme moteur du processus historique et sa relation avec l'émancipation pour une détermination du cadre théorique de notre critique. Dans un deuxième temps, nous essayerons de montrer comment la reconnaissance peut être vécue dans le travail en tant que centralité de la vie humaine. En mobilisant les trois catégories démontrées par Axel Honneth, nous allons montrer comment le travail procure confiance en soi, respect de soi et estime de soi ainsi que les biens collectifs qu'elle offre. Dans la troisième partie de notre travail, nous voulons entrer dans l'objet de notre étude pour montrer les formes d'atteintes à l'intégrité de l'individu et à l'organisation sociale qu'impose l'organisation capitaliste du travail. Nous verrons comment le capitaliste nourrit le vide dans le sujet, une forme d'esclavage et enfin l'invisibilité du sujet et ses conséquences pour la société. Aussi, nous voulons faire l'état de la mobilisation du concept de reconnaissance dans le discours managérial pour montrer les formes d'idéologie qu'il occulte au fond. Pour finir, nous voulons revenir sur quelques présupposés latents dans notre travail

---

<sup>12</sup> Nous pensons au récent projet « Approches philosophiques de la centralité du travail – PhiCenTrav) réalisé au Centre de Recherches en Philosophie allemande et contemporaine de l'Université de Strasbourg (2015 – 2017) sous la direction Franck Fischbach.

<sup>13</sup> Nous nous référons à des auteurs et autrice comme Luc Boltanski, Danièle Linhart, Serge Paugam, Christophe Dejours et David Graeber.

notamment le problème de la division du travail dans le système de la reconnaissance et les liens possibles à la critique marxienne du travail ; le néo-capitalisme et les opérations de production qu'elle engendre attireront notre attention pour comprendre les redéfinitions du travail qu'il engendre et sa compréhension dans la dynamique du mépris et les perspectives pour la critique à partir de notre travail. Ainsi, notre critique pourra s'identifier à une forme de critique du capitalisme.

# I

## LE PROBLÈME DE LA MOLARITÉ EN L'ÉCONOMIE ET LA CENTRALITÉ DU TRAVAIL

*« Ça fait quatre ans... non, cinq ans maintenant  
que j'attends de voir quelqu'un à Wall Street se  
mettre à parler de morale. Je n'en ai pas encore  
trouvé un seul <sup>14</sup>»*

---

<sup>14</sup> Témoignage du célèbre économiste Jeffrey Sachs, rapporté par GRAEBER David, *Bullshit jobs*, Traduit de l'anglais par Elise Roy, Paris, Les liens qui libèrent, 2018, p.43.

Notre travail entend montrer que l'éthique du travail est en crise dans la modernité et que par conséquent, le travail a presque perdu son contenu de sens dans l'organisation capitaliste. Cette crise est contenue dans le système économique dont il est la force productive ; et il peut faire du travail une source de mépris et d'injustice, dans les termes de la reconnaissance ; ou en d'autres termes, un non-sens pour la majorité des femmes et des hommes des sociétés contemporaines capitalistes. Il apparaît ainsi nécessaire d'interroger le monde l'économie en ces valeurs et principes d'actions pour mieux situer le contexte de notre étude. Cette première partie veut définir le cadre théorique et empirique de notre investigation.

L'économie peut se définir comme le monde de la production, de l'échange et de la consommation<sup>15</sup>. Elle regroupe l'ensemble des activités matérielles d'une société et elle a pour fonction, de parvenir à la satisfaction des besoins matériels des membres de la société. Elle enrôle le travail humain qui participe à la production ; elle peut avoir un impact sur les relations humaines à travers l'échange des biens matériels à une certaine échelle de la société. Ainsi, l'économie occupe une place importante dans la vie de toute société ; et de ce fait, elle peut déterminer la relation des hommes et des femmes à eux-mêmes dans la sphère de la production du fait qu'elle enrôle de travail, leur relation aux autres. Cela implique également qu'elle soit subordonnée aux idéaux de la vie sociale qu'elle favorise en retour. La configuration actuelle de la société, avec le sceau de la précarité et de revendications multiples, laisse planer l'idée que les activités économiques sont subordonnées à d'autres finalités que celles qui prévalent dans sa détermination en tant qu'activité de reproduction de la vie humaine et de la société. On peut dire que la sphère économique a connu des profondes mutations dont la précarité, en tant que paradoxe de l'économie, est le signe visible. De ces transformations qu'a subi l'économie, il est à craindre une mutation des finalités qui lui sont inhérentes. Cela impose donc un diagnostic pour établir les pathologies qui peuvent être générées par l'organisation de la sphère économique. Dans cette première partie, nous voulons, en premier lieu, examiner les valeurs qui sous-tendent la forme actuelle de l'économie, le capitalisme, ainsi que les moyens continuellement développés et déployés par les agents économiques dans l'atteinte de ces objectifs. Ensuite, nous porterons une attention particulière sur le rôle du travail dans la vie humaine de façon générale, eu égard au rôle prépondérant qui échoit aux activités économiques dans la vie de la société. Enfin, nous nous efforcerons d'établir la relation entre le travail et l'émancipation en tant qu'aspiration de l'humanité.

---

<sup>15</sup> PAUL T. Axel (dir.), *Ökonomie und Anthropologie*, Studien des Frankreich-Zentrums der Universität Freiburg, Band 5, Berlin, Arnaud Spitz Verlag, 1999, p.7.

## 1. La question de la finalité dans l'économie capitaliste

Parce qu'elle mobilise l'agir humain, l'économie, en tant qu'organisation, fait recours à des valeurs pour légitimer ses activités. La question des valeurs des actions humaines nous conduit sur les chemins de la morale, dont la finalité est d'établir les principes de jugement des actions humaines. Son objet est de déterminer ce qui contribue à la perfection de l'humanité. Même si la science morale est en désuétude avec le relativisme ambiant, il est à noter que toute action humaine repose sur des valeurs et qui lui donnent son sens ou la légitiment et définissent son orientation. Ce principe permet d'évaluer les résultats produits par l'activité humaine afin de mieux les orienter. Dans le cas de l'économie, il nous paraît fondé de parler de morale pour désigner les valeurs qu'elle poursuit, en tant que sphère de la vie sociale. C'est une sphère qui peut englober la totalité de la vie humaine car c'est elle qui la rend possible. Sa soumission à des valeurs nous paraît donc élémentaire. **Aristote dans les économiques.**

La modernité est le sacre de l'économie capitaliste. Comme le définissent Luc Boltanski et Eve Chiapello, au terme d'une étude socio-historique, c'est une « *organisation économique fondée sur l'accumulation illimité du capital par des moyens formellement pacifiques.* »<sup>16</sup> De prime abord, le capitalisme se présente comme une forme de production humaine qui valorise le gain ou l'intérêt ; la finalité de l'action productive se fonde sur la possibilité d'accumuler davantage de richesses. Il opère grâce au marché, qui a préexisté avant lui, mais qu'il a généraliser au sein des sociétés. Le capitalisme ne s'identifie pas systématiquement à l'économie de marché<sup>17</sup>. Le marché constitue le lieu de l'échange ; elle transforme tout ce qui est susceptible de rapporter du profit en marchandise. La monnaie représente l'étalon de mesure ; son caractère abstrait facilite le processus d'accumulation illimité. Ce qu'il a été convenu d'appeler *le capitalisme* désigne précisément la morale actuelle de l'économie. Le principe inconditionnel de l'action au sens de l'économie actuelle est la réalisation du profit. Elle valorise le lucre (ou la cupidité en termes moraux). Si le capitalisme est une forme temporelle de l'économie, on peut se poser la question de savoir comment cette structure morale a émergé dans les sociétés humaines ?

La naissance du capitalisme, bien que difficile à discerner, est parfois assimilée à la révolution industrielle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, selon plusieurs sources, cela a été favorisé par les relations sociales existantes. L'esprit du capitalisme est le corollaire d'une structure d'échange basée sur le commerce. Comme l'indique Karl Polanyi, « *Ce genre de*

---

<sup>16</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme, Op. Cit.*, p.35.

<sup>17</sup> *Ibid.* p.36.

*société se compose d'agriculteurs et de marchands qui achètent et vendent le produit de la terre.*<sup>18</sup>» Le commerce permettait de tirer un capital d'une affaire sans être producteur. Ainsi, seul le marchand pouvait s'hasarder à produire exclusivement en vue d'accroître son bénéfice et à ce moment il se mettrait à tout acheter en vue de la production. Ces conditions n'étant pas réunies dans une société majoritairement agricole, il était important de transformer les mobiles d'action des différents acteurs : « *le mobile du gain se substitue à celui de la subsistance*<sup>19</sup> ». Ce moment coïncide avec la séparation de la production et de la consommation décrite par Harry Braverman comme le phénomène marquant l'avènement du capitalisme. Bien qu'il soit difficile de retracer le processus historique de l'avènement du capitalisme mais si on peut en noter que le moment ultime du capitalisme c'est la séparation de la production et de la consommation. Le marché devait assumer chacune de ces fonctions. Il constitue un espace unifié, s'entendant et émancipé de tout contrôle. Tout se déciderait selon le marché qui en premier ressort détermine la production, et de ce fait du travail productif.

En tant qu'organisation idéologiquement construite, le capitalisme tire ses ressources dans la philosophie classique anglaise, développée essentiellement par Smith, Bentham et Ricardo. Le capitalisme a trouvé ses ressources intellectuelles avec la philosophie morale classique anglaise : l'utilitarisme. C'est par le truchement de l'idée que l'enrichissement d'un individu était facteur du bien-être collectif, que le capitalisme a pu asseoir ses bases, en mettant en péril la plupart des formes d'échanges préexistants. Cette conception se fonde sur une anthropologie qui définit l'homme essentiellement par sa propension à échanger bien contre bien, bien contre service ou bien contre autre chose<sup>20</sup>. Le principe suprême de l'action serait d'agir pour accroître au maximum son utilité. Ainsi, dans la hiérarchie des valeurs qui peuvent perfectionner l'agir humain, le profit était placé au sommet. La division du travail était conçue comme la résultante de cette disposition au troc. De plus, le marché doit s'autoréguler pour permettre à chacun de tirer le maximum de profit. L'idée d'un marché autorégulateur a trouvé ses fondements dans *la fable des abeilles* de Mandeville, sous l'idée que les vices privés font les biens publics. Autrement, la poursuite de l'intérêt privé contribue au bien commun. Ainsi, toute tendance régulatrice détruirait cette logique dans les actions humaines. C'est cet ensemble théorique qui a conduit à l'expansion du capitalisme comme système économique salutaire pour l'humanité à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a en outre des motifs politiques, dont les contours ne

---

<sup>18</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Traduit de l'anglais par Catherine Malamoud et Maurice Angeno, Préface de Louis Dumont, Paris, Gallimard, Coll. « NRF », 1983, p.68.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.72.

peuvent être esquissés dans notre étude. On peut retenir que la naissance du capitalisme est aussi rapportée au besoin des classes émergentes pour protéger leur statut, à la même époque<sup>21</sup>.

La naissance et le développement de la nouvelle industrie offrait des capacités de production exceptionnelles pour l'accroissement du capital. La dynamique du capitalisme produira une double transformation : d'une part, elle consiste à faire des hommes et des femmes de purs consommateurs des produits industriellement produits du fait qu'ils abandonnent la production pour soi ; et d'autre part, ils deviennent une main d'œuvre au service des possesseurs de la grande machinerie. Ce deuxième aspect étant ce qui nous préoccupe, on peut dire que cette limitation de l'action humaine à la production va introduire une structure morale particulière au sein des sociétés modernes. Dans l'optique de la reconnaissance, on peut dire qu'elle peut être source de pathologies pour l'autoréalisation des individus. Fonder la pertinence d'une action sur la quantité bien matériel qu'il rapporte, c'est ouvrir la voie à tout ce qui peut aller à l'encontre de l'être humain, car elle ne peut être érigé en fin en soi. Comme le soulignait Aristote dans l'*Ethique à Nicomaque*, la richesse en elle-même ne peut être le plus grand des biens, car il existe en vue d'un bien plus grand que lui<sup>22</sup>.

En somme, l'organisation capitaliste repose sur la valeur du profit. Conçu en théorie au XVIII<sup>e</sup> siècle, le capitalisme s'est imposé comme la forme universelle de l'activité matérielle de l'homme. Elle accorde ainsi une place prééminente à l'action instrumentale sur la vie individuelle et la vie sociale. C'est la course effrénée vers l'augmentation du capital. On peut dire que le profit est la valeur suprême dans l'économie capitaliste. André Gorz le soutenait en ces termes : « *Seule la civilisation du XIX<sup>e</sup> siècle fut économique dans un sens différent et distinct, car elle choisit de se fonder sur un mobile, celui du gain, dont la validité n'est que rarement reconnue dans l'histoire des sociétés humaines, et ce que l'on n'avait certainement jamais élevé au rang de justification de l'action et du comportement dans la vie quotidienne. Le système du marché autorégulateur dérive uniquement de ce principe.*<sup>23</sup> » L'action la moins acceptable en ce sens, qui pourrait être qualifiée de bassesse serait une action non-rentable. Pour ce qui nous concerne, elle demeure une forme d'activité qui enrôle le travail humain dans sa dynamique. Cela pose un problème quant à la forme que prendra la production humaine et par

---

<sup>21</sup> Cette idée est défendue par Albert Hirschman. Voir BOLTANSKI Luc, CHIAPPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.43 et également chez David Graeber, *Bureaucratie*, Traduit de l'anglais par Françoise et Paul Chemla, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2015, p.15.

<sup>22</sup> ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Traduction de Jean Tricot, Paris, Vrin, Coll. « Bibliothèque des Textes philosophiques », 1959, p. 56.

<sup>23</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Op. Cit., p.54.

ce fait le travail. On peut alors se demander, quel peut être le sort du travail au sein de la morale économique, entendu ici comme devoir ou valeur suprême ou inconditionnel.

## 2. Le problème des moyens : le sort de l'humain

Le profit est la valeur suprême de l'économie capitaliste. La possibilité de tirer d'une action quelconque le maximum de gain est la structure morale qu'elle diffuse dans la société. Parce que la production est le moteur de l'action capitaliste comme de toute économie, le travail humain est ce qui rend possible la processus d'accumulation. Pour s'assurer des revenus en termes de profit, il incombe au producteur capitaliste d'avoir la maîtrise du processus de production ; il doit lui revenir entièrement, faute de quoi il lui sera impossible d'estimer la rentabilité. Sur le plan du travail, il faut noter qu'en tant que main d'œuvre ou marchandise grâce à l'espace marchand, le travail humain doit être calculable de sorte à favoriser la rentabilité. Le principe d'efficacité devait guider le capitaliste pour qu'il optimise au mieux la production, c'est-à-dire, produire le maximum de biens avec le minimum possible de coûts. Pour le capitaliste, c'est le problème de l'organisation du travail.

L'organisation du travail est le principal outil par lequel l'entrepreneur capitaliste peut parvenir à son but ultime. Elle se fonde sur l'efficacité qui introduit la nécessité d'évaluer le travail. C'est à cette condition que le coût de la marchandise peut être calculée pour déterminer la rentabilité du processus de production. La production va ainsi basculer sous un contrôle minutieux du processus. Comme le soutient Harry Braverman, « (...) *le contrôle est bien le système central de tous les systèmes d'organisation du travail, cela a été reconnu, implicitement ou explicitement, par tous les théoriciens de l'organisation du travail.* <sup>24</sup> » Des outils de contrôle variés vont naître mais ce qui demeure fondamental avec le capitalisme, c'est la parcellisation du travail. Le travail humain sera divisé en gestes élémentaires et soumis à une cadence qui lui permet d'être quantifiable. Cela conduit à un processus progressif de dépossession du travail, en tant que processus codifié, des ouvriers pour en faire de simples exécutants de tâches préalablement déterminées. En d'autres termes, on peut dire que la parcellisation et, par suite, la mécanisation du travail sont un processus de déprofessionnalisation des ouvriers. André Gorz avançait le même argument quand il écrivait que « *L'organisation scientifique du travail industriel a été l'effort constant de détacher le travail en tant que catégorie économique*

---

<sup>24</sup> BRAVERMAN Harry, *Travail et capitalisme monopoliste. La dégradation du travail au XX<sup>e</sup> siècle*, traduction de Dominique Letellier et Serge Niémetz, Paris, François Maspero, Coll. « Economie et socialisme », 1976, p.63 ;

*quantifiable de la personne vivante du travailleur.*<sup>25</sup>» Cela s'apparente à un processus de domination.

Aussi, il est à craindre que le principe de l'intérêt puisse motiver l'engagement des travailleurs dans l'organisation capitaliste. Le salaire ne peut pas être un motif d'implication. Ainsi, la nécessité de susciter de l'engagement dans le capitalisme se fera de plus en plus ressentir, non seulement pour les personnes qui s'y engagent. Au regard des fondements même de l'organisation du capitalisme (l'intérêt personnel), on peut s'imaginer les subtilités par lesquels le capitalisme pourra mobiliser la force humaine à son profit. Le capitalisme sera conduit à imposer des formes de contrainte aux salariés (temps de travail, contrat précaire,...). Ce processus peut s'assimiler à une forme de domination pacifique. L'application du taylorisme a connu une grande résistance chez les ouvriers américains à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

D'autres part, des ressources idéologiques seront continuellement convoquées pour justifier le sens de l'engagement. Cet ensemble peut s'identifier, dans notre contexte, à une éthique du travail. Les principales ressources utilisées aux débuts du capitalisme sont d'origine religieuse selon David Graeber (qui se réfère également à Max Weber) : il s'est opéré un passage de la conception classique que le travail ne rend pas l'homme meilleur (d'origine aristotélicienne) à une conception du travail comme une valeur suprême. Avec l'apparition des marchés et la désintégration des corporations, le travail salarié a été vanté comme une vertu en soi. Le travail était une punition mais aussi une rédemption . « *Il a une valeur intrinsèque en tant qu'humiliation de soi, au-delà même des richesses qu'il produit, lesquels ne sont qu'un signe de la grâce de Dieu (dont il convient de profiter avec modération).* »<sup>26</sup> On concevait que le travail était sacré car Dieu avait délibérément créé le monde incomplet pour offrir aux hommes la possibilité d'achever son œuvre par leur labeur. Il est l'expression des talents divins offerts à l'humanité. Ainsi, on peut dire que le capitalisme naissant trouvait ses ressources de légitimations dans les ressources religieuses, dont le christianisme était la plus dominante au XIX<sup>e</sup> siècle.

En termes contemporains, toutes ces initiatives sont reléguées à l'idéologie de la « ressource humaine » ou le management de façon générale. Il désigne la mise en œuvre des moyens humains et matériels pour l'atteinte des objectifs dans une entreprise. Avec la crise de la religion, de nombreuses méthodes sont de nos jours employées pour légitimer le travail pour

---

<sup>25</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit., p.42.

<sup>26</sup> GRAEBER David, « Comment, avec l'avènement du capitalisme, le travail a fini par être majoritairement regardé comme un instrument de réforme sociale, voire une vertu en soi, et comment les travailleurs ont riposté en adoptant la théorie de la valeur-travail », dans *Bullshit jobs*, Op. Cit., p. 317.

le travail. La grandeur de l'homme pour le capitaliste est sa qualité en tant que travailleur, donc capital vivant. Cela apparaît chez Marx comme tout le contraire, comme un malheur pour le travailleur et l'humanité. L'émancipation de la société est l'émancipation du travailleur, en tant qu'il contient l'émancipation humaine générale.<sup>27</sup> C'est cette contradiction qui constitue le problème fondamental de notre investigation.

En définitive, l'organisation du travail, sous le principe de l'efficacité, est le principal moyen dans le processus d'accumulation du capital (sans oublier la destruction de la nature). Le travail, dans les prises du capitalisme, sera soumis à un principe d'efficacité qui tend à dépouiller le travailleur du travail en tant que connaissance et à le compenser par des formes d'idéologies. C'est à juste raison qu'André Gorz affirme que « *Ce que nous appelons travail est une invention de la modernité. La forme sous laquelle nous le connaissons, pratiquons et plaçons au centre au centre de la vie individuelle et sociale, a été inventée, puis généralisée avec l'industrialisme.*<sup>28</sup> » L'éthique du travail tient en un mot à l'injonction du travail pour travail. Le travail devient une valeur en soi ; on peut même dire qu'elle a toujours été la même dès son origine mais avec des justifications différentes. Elle conduit à la société de travail dont les mécontentements s'expriment de jours en jours. C'est la conscience de ce fait que Karl Polanyi traduisait en ces termes : « (...) *l'organisation du travail n'est qu'un autre terme pour désigner les formes de vie des gens du peuple, cela veut dire que le développement du système du marché devrait s'accompagner d'un changement dans l'organisation de la société elle-même.*<sup>29</sup> » Le capitaliste nous semble être fondé sur la domination. Cette forme de réalisation du travail, traduit négativement, ce que peut être la vraie nature du travail, eu égard à la forme actuelle des sociétés contemporaines capitalistes. Ce constat nous rapproche de l'objet de notre étude. Cependant, certains traits de la société du travail méritent d'être mieux approfondis. L'un des aspects qui se laissent percevoir dans notre description de l'impérialisme économique, est que le travail est une centralité dans la vie humaine. La structure morale des sociétés contemporaines, avec l'injonction du travail pour le travail, révèle la réalité de la centralité du travail.

---

<sup>27</sup> MARX Karl, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Introduit, traduit et annoté par F. Fischbach, Paris, J. Vrin, Coll. « Commentaires », 2007, p.127.

<sup>28</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit., p.22.

<sup>29</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Op. Cit., p.111.

### 3. La centralité du travail

La dynamique actuelle des sociétés est celle du capitalisme. La société moderne se caractérise, dans sa dimension sociale, par l'injonction au travail. Depuis environs trois siècles, le capitalisme tente par tous les moyens (politique et scientifique) de s'emparer des ressources naturelles et des forces humaines pour asseoir sa domination. De nombreuses institutions ont accompagné ce processus dont les écoles qui forment désormais à l'emploi. Les transformations sociales intervenues dans l'histoire humaine récente sont ainsi le fait de l'économie capitaliste en tant qu'elle s'efforce d'enrôler la vie humaine et ses ressources. Il transforme les structures nécessaires pour sa domination et pour l'augmentation du capital. Cette description laisse percevoir un fait majeur des sociétés humaines : la centralité du travail.

En effet, le travail humain est la principale ressource de la production capitaliste avec la terre. Au fondement de l'activité économique, se trouve la production et la nature qui apporte les matières premières. Le travail est la principale forme d'interaction avec la nature et des êtres humains pris ensemble. La production des femmes et des hommes est l'activité de transformation de la nature extérieure en biens. L'activité individuelle de production peut également être considéré comme la source de construction de l'être humain, tout comme sa réalisation collective constitue l'ensemble des représentations de la société. A cet égard, l'histoire de l'humanité représente l'ensemble des transformations exercées par les femmes et les hommes sur la nature extérieure, c'est-à-dire les constructions collectives réalisées. La nature extérieure désigne ici l'espace matériel de la vie humaine. Le travail est ainsi au cœur de la vie humaine, qui se déroule pour sa part dans l'espace matériel qu'est la nature. Il est l'activité qui construit les civilisations d'âge en âge, et qui confère une individualité aux êtres humains.

Ce constat coïncide avec la thèse de l'identité de la nature et de l'histoire chez Marx ou en d'autres termes, de « *l'inséparabilité de l'histoire et de la nature*<sup>30</sup> ». Le travail humain est fondamentalement transformation de la nature et l'histoire demeure l'ensemble des transformations subies par la nature, sous l'effet de l'action transformatrice de l'homme. Dans cette optique, l'historicité de l'être humain s'inscrit dans la conscience qu'elle a d'elle-même en tant qu'être productif. La production devient un fait historique quand l'homme cesse de subvenir spontanément à ses besoins pour trouver au sein de la nature, les objets pour produire sa subsistance. « *L'être ou l'essence de leur activité vitale est pour les hommes un objet : c'est ce qui d'elle une activité vitale générique, une activité de l'essence de laquelle les hommes ont*

---

<sup>30</sup> FISCHBACH Franck, *La production des hommes. Marx avec Spinoza*, Paris, P. U. F., Coll. « Problèmes et controverses », 2014, p.60.

conscience- ce qui leur permet aussi de reconnaître les produits de cette activité comme étant les leurs.<sup>31</sup>» La production des objets est le moment qui atteste de la conscience humaine. Pour le dire autrement : « *Le travail, qui transcende la simple activité instinctuelle, est donc la force qui a créé l'humanité et la force par laquelle l'humanité a créé le monde tel que nous le connaissons.*<sup>32</sup>» C'est à ce moment que la production s'identifie réellement à l'histoire humaine en étant une prise de conscience de son existence, qui dans cette logique consiste à poser des finalités et à les réaliser. La lutte des classes a donc pour objectif la réappropriation à l'échelle collective des moyens de production.

On peut même remonter chez Hegel pour trouver cette idée. Dans son parcours de la reconnaissance<sup>33</sup> philosophie de l'esprit, le travail se conçoit comme l'activité de la conscience dominée dans la lutte à mort. Hegel conçoit que l'être humain ne satisfait pas son sentiment d'insuffisance par un besoin immédiat de consommation. Il se substitue chez lui l'acte réfléchi du travail qui s'accompagne d'une scission du moi instinctuel à cause de ses exigences d'initiative et de discipline qui ne peuvent être obtenues par satisfaction immédiate. L'objet façonné par le travail est pour le sujet une façon de s'objectiver ; son existence comme tel et parvient à la conscience de soi<sup>34</sup>. Et dans l'intersubjectivité, la dialectique du maître et de l'esclave, le travail se présente comme le moteur de la lutte des sujets pour la reconnaissance ; la reconnaissance dans le travail conduit au travail social qui est le début de la culture, selon Hegel. « (...) *l'expérience de la sujétion est celle par laquelle commence le processus qui conduit aussi bien un individu qu'un peuple à la liberté.*<sup>35</sup> » Dans la limite de ces développements, le travail serait ainsi un facteur de la lutte pour la reconnaissance et le commencement d'un processus le but est de parvenir à la mise en place de la totalité éthique. Ce qui fait qu'il y a dès l'histoire c'est, « (...) *l'interaction entre les hommes et leur interaction avec la nature (...)*<sup>36</sup>». C'est l'homme qui rend l'histoire possible, lui-même étant rendu objectif par le travail. Le travail en tant que moyen de domination, est la source de l'interaction qui peut conduire à des luttes et à l'émancipation.

La prégnance du capitalisme sur les sociétés contemporaines traduit négativement que le travail est le moteur des transformations humaines en ce sens qu'elle est une production

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.63-64

<sup>32</sup> BRAVERMAN Harry, *Travail et capitalisme monopoliste. La dégradation du travail au XX<sup>e</sup> siècle*, Op. Cit., p.49.

<sup>33</sup> Il s'agit du parcours décrit dans la *Phénoménologie de l'esprit*. Voir FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Paris, P. U. F., Coll. « Philosophies », 1999, p.84.

<sup>34</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.43.

<sup>35</sup> FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Op. Cit., p.78.

<sup>36</sup> Alexandre Kojève cité par FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Op. Cit., p.118.

inconsciente, c'est-à-dire, une production suivant des moyens et une finalité qui sont extérieures aux hommes. En ce sens, le capitalisme est une forme d'historicité négative, une historicité « sans histoire ». Il prive les hommes des moyens réels de leur objectivation en les séparant de la nature par la propriété privée des moyens de production dont la terre donc la nature. Il est une soumission de l'homme aux instruments de production comme l'était le rapport originel de l'homme à la nature. De plus, en tant que forme de production déterminée par des moyens qui échappent au contrôle des femmes et des hommes, il conduit à une forme d'historicité défigurée. Elle n'est pas l'œuvre des individus des sociétés contemporaines mais le fait d'une organisation dominante. L'économie capitaliste répond à des besoins qui ne sont pas socialisés et de ce fait, elle ne participe pas à l'histoire collective. Du point de vue de l'individu, il diffuse une forme de sujet sans historicité à considérer que le travailleur et son produit sont fondamentalement dissociés.

Cependant, la centralité du travail tend à être une non-réalité au regard de l'évolution du travail marquée par une tendance à la mécanisation et à la robotisation dans la production. Cette tendance envahit les différents secteurs du travail productif et on peut remarquer que le rôle de l'être humain se réduit à de petites tâches non qualifiées. L'humanité, privée des moyens de production, est en passe de se dispenser de l'activité productive qui le moyen par lequel ils façonnent leur existence. Néanmoins on peut objecter que la grande machinerie est l'œuvre du génie de l'être humain qui constitue une partie de son activité formatrice. La technique est une production humaine et elle est tirée de ses ressources, en tant qu'objet, dans la nature. Mais, elle ne peut se substituer à une transformation consciente de la nature. De ce fait, elle peut s'identifier à cette forme d'historicité « sans histoire », comme celle diffusée par l'organisation capitaliste. C'est à juste raison que le développement de la technique accompagne le développement du capitalisme. Elle est son corollaire immédiat en termes d'objectivation. En revanche, cela impose de repenser le rôle de la machine dans le grand processus de la production pour ne pas perdre ce privilège donné aux hommes pour transformer leur environnement.

La centralité du travail, de façon générale se fonde sur le fait que la production humaine, à tous ces états, peut s'identifier à l'ensemble des transformations apportées par l'homme sur la nature. Elle implique un rapport conscient qui se traduit par la production des objets mais aussi un rapport de domination de la nature intérieure de l'homme sur son être et de celle des autres à l'échelle collective. Et on peut dire qu'elle est le moteur de la formation de la conscience humaine et de l'histoire. Comme le soutenait Marx, « *l'histoire elle-même est une*

*partie réelle de l'histoire de la nature, du devenir-homme de la nature.*<sup>37</sup> » Cependant, notre monde est celui d'une défiguration du travail et de l'historicité, ce que Heidegger avait entrevu au sujet de notre monde mécanisé<sup>38</sup>. On peut donc affirmer que la façon dont les êtres humains exercent le travail détermine leur propre constitution et celle de la société de façon générale. S'il n'est pas limité, la sphère économique peut englober toutes les sphères d'activités humaines et à leur imprimer un non-sens. Toute cette constatation nous conduit sur la question de la nature même du travail ou la question de l'orientation générale à laquelle doit se soumettre le travail ; le capitalisme nous ayant montré les formes négatives.

#### 4. Travail et émancipation

Le capitalisme, par son mode de déploiement, a mis en évidence des structures essentielles de la vie humaine, cependant d'une façon que l'on peut qualifier de négative en ce sens qu'elle se traduit par la souffrance et la domination. Il renverse un ensemble d'ordre en y substituant une structure étrangère à la vie humaine. Il nous reviendra ici de dégager la nature du travail. Jusque-là nous avons fait usage des concepts de production et de travail de manière confuse. En mettant en lien travail et émancipation, nous voulons lever toutes les ambivalences qui pèsent sur le concept du travail, en théorie comme en pratique, pour en constituer un concept critique pour notre développement. Nous avons précédemment mentionné que le travail au sens moderne est une invention du capitalisme. Il a la spécificité de défaire la société et de rendre l'individu étranger à lui-même. Le travail, ou la production à proprement parler, nous est apparu comme le moteur de l'histoire humaine. Elle commence là où l'homme et la femme cessent de se confondre avec la nature pour la considérer comme un moyen pour la production leur subsistance. Elle est une sorte scission avec un état de symbiose ou de confusion totale avec la nature.

Au regard de ces développements précédents, le travail nous paraît se confondre avec la vie elle-même, s'il faut la définir. On peut aisément identifier le travail à la vie car il est le moyen par lequel les hommes et les femmes, individuellement comme collectivement parviennent à se définir au cours de l'histoire. C'était la conviction de Marx : « *Le travail, c'est*

---

<sup>37</sup> MARX Karl, *Manuscripts économique-philosophiques de 1844, Op. Cit.*, p.153.

<sup>38</sup> FISCHBACH Franck, *Après la production. Travail, nature et capital*, Paris, Vrin, Coll. « Moments Philosophiques », 2019, p.131.

*la vie (...)»<sup>39</sup>*. Le travail peut s'identifier dans un premier temps avec la vie. Le travail c'est l'activité qui accompagne la vie ; elle ne peut être détachée de la vie. Comme l'affirme le philosophe, « *Le travail est donc d'abord une "expression vitale", c'est-à-dire l'activité d'un vivant, d'un être naturel vivant qui se mobilise en lui-même et applique à une réalité naturelle donnée des forces elles-mêmes naturelles.*<sup>40</sup> »

Cependant, il ne faut pas perdre de vue le fait que le capitalisme représente également le sacre de la production mais il n'est pas source réelle de vie pour la société. Il nous faut donc chercher la fonction qui permet au travail d'assurer pleinement la vie. Sur ce point, il faut se référer à ce qui constitue la spécificité de la vie humaine ou de l'être humain en tant que tel. Dans la plupart des traditions philosophiques, on peut retenir que ce qui fait le propre de l'homme, c'est le langage. Le langage se développe comme une nécessité de la vie collective. La vie en cité est ainsi ce qui fait le propre de l'homme ; elle est née de plusieurs facteurs mais c'est elle qui a poussé l'homme à son niveau de perfection le plus élevé. L'activité productive individuelle de l'homme est de ce fait inférieure à celle entreprise collectivement. Ainsi, on peut dire qu'il y a un élan de dépassement de soi de l'homme qui se produit dans la vie collective. Il y a toujours une dynamique expressive plus importante pour l'homme vivant en collectivité. Cette tendance à s'inventer des possibles, on peut dire qu'il se fonde sur un désir de liberté et d'émancipation, de la nature intérieure de l'homme et de la nature extérieure. S'émanciper, c'est aller perpétuellement à la quête des conditions d'une meilleure expression de soi, qui ne peut se réaliser la médiation du travail.

Ainsi, on ne peut définir le travail comme la vie que si elle vise l'amélioration de l'amélioration des relations sociales et l'émancipation de chaque individu, de façon générale. Le travail n'est pas seulement la production de richesses mais elle est l'activité qui accompagne la vie pour la rendre plus vivante ; et pour l'homme, cela consiste à une intégration sociale réussie et à la capacité d'exprimer son être individuel. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la thèse de Durkheim selon laquelle la division du travail est une loi morale de la conduite humaine ; « *elle est la source de la civilisation.*<sup>41</sup> » Autrement, travailler c'est aussi se produire et produire l'ensemble des relations sociales. Individuellement comme collectivement, le travail implique un relation essentielle qui rend la vie de l'individu et celle de la communauté possible. L'individu en notre sens est le produit d'une collectivité car il n'existe pas d'homme véritable en dehors de toute communauté.

---

<sup>39</sup> MARX Karl, *Manuscripts économique-philosophiques de 1844*, Op. Cit., p.88.

<sup>40</sup> FISCHBACH Franck, *La production des hommes. Marx avec Spinoza*, Op. Cit., p.61

<sup>41</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Paris, P. U. F., Coll. « Quadrige », 1998, p.12.

Ainsi, on peut dire que la façon dont le travail est exercé peut déterminer notre relation à la vie. Il peut être un moyen de domination et un moyen d'émancipation. La production marque le début du travail mais elle n'en ait pas le but ultime. Elle est l'expression de la vie mais n'en est pas l'expression parfaite. Elle doit permettre à l'homme de s'affirmer continuellement. Avec l'activité individuelle de l'homme, commence son objectivation en tant que personne ; et avec la division du travail commence la vie en société. On peut encore se référer à Harry Braverman, qui souligne que « (...) *la division du travail est apparemment inhérente au caractère spécifique du travail humain dès qu'il devient travail social, c'est-à-dire, dès que le travail est réalisé dans et par la société.*<sup>42</sup> ». L'homme étant le produit d'une collectivité, on peut dire que la division sociale du travail est sa forme la plus élevée. Le travail qui s'exerce, au sein de la société et pour l'accroître est celle qui participe réellement à l'émancipation humaine. Elle lui permet d'accroître ses facultés intellectuelles en se spécialisant mais aussi de bénéficier du travail des autres et de leur estime en se mettant à leur service.

De ce qui précède, on peut soutenir que le travail n'est pas seulement instrumental. Il est le facteur d'émancipation des êtres humains, il est le moyen par lequel les hommes deviennent davantage humains. Le concept critique du travail se fonde sur le fait qu'il doit favoriser la vie sociale, où l'homme peut pleinement s'épanouir. La façon dont il est peut permettre d'évaluer les conditions sociales des hommes et des femmes, leur niveau d'émancipation. La réalité sociale actuelles dans les sociétés capitalistes nous interpelle, notamment sur cette question de la possibilité du travail à émanciper les hommes et les femmes pour l'actualiser. C'est dans ce sens, que nous voulons associer à l'idée d'un travail émancipateur, la théorie de la reconnaissance élaborée par Axel Honneth, pour montrer que le travail peut prendre place dans un processus de reconnaissance réciproque, tout comme l'absence de la reconnaissance est le signe d'un non-sens du travail dans la société, de mépris et d'injustices.

---

<sup>42</sup> BRAVERMAN Harry, *Travail et capitalisme monopoliste. La dégradation du travail au XX<sup>e</sup> siècle*, Op. Cit., p.66.

En définitive, on peut retenir, au terme de cette partie, que le capitalisme est une organisation économique particulière, qui s'est imposée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en écrasant les formes précédentes de production et d'échange qui existaient. Elle n'est pas un système économique qui a toujours existé au sein des sociétés. Il a pu s'imposer grâce au commerce, en instaurant une scission entre l'activité de production et celle de la consommation en fonctions distinctes. Le profit a été promu comme la valeur supérieure des actions et l'espace marchand a gagné la vie sociale comme le lieu d'extraction du gain. Sous sa forme idéologique, le capitalisme tire ressources théoriques que lui offraient la philosophie classique anglaise. En concevant l'homme par la propension au troc et à l'échange, a placé la maximisation du gain comme forme de perfection humaine. La course au gain devait prendre place dans un marché qui s'autorégule ; *La fable des abeilles* de Mandeville a contribué à asseoir les fondements du marché autorégulé, où tout ce qui est sujet à quelconque profit serait exposé.

Cette forme de morale aura des conséquences sur le travail humain : parce qu'il est la production, il sera comme une marchandise qu'il convient de maîtriser pour mieux évaluer l'accumulation du capital. L'organisation du travail sera la clé de voûte du système capitaliste. Au nom du principe d'efficacité qui exige un contrôle minutieux, il sera parcellisé et mécanisé de sorte à priver le travailleur du processus de travail. La nécessité de se légitimer, dès les premières contestations, conduira les défenseurs du capitalisme à se justifier dans les ressources religieuses : le travail, jadis avilissant chez les anciens, devient une forme de continuation de l'œuvre divine de la créatrice ; elle est un vertu qui rapproche de Dieu, et la richesse qu'elle procure est un don de Dieu. Cela conduira à une éthique du travail qui institue le travail comme un valeur suprême. La science économique, avec sa constitution comme science exacte à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, va continuellement accompagner l'esprit du capitalisme. Cette structure morale va affecter la forme des sociétés contemporaines. Les malaises sociaux, de plus en plus constatés permettent de remettre en cause la moralité et la légitimité de l'organisation capitaliste. Paradoxalement, ce chaos social ambiant nous a suggérés l'idée de la centralité du travail que nous avons approfondi.

Le capitalisme, de façon négative, met au jour l'idée que le travail est au fondement de l'histoire, idée que nous avons identifiée avec la thèse de l'inséparabilité de la nature et de l'histoire chez Marx, l'histoire étant entendue comme la somme des transformations apportées par les hommes sur la nature et en elle. La mécanisation et la robotisation croissante dans les processus de travail doivent interpeller les individus sur la place qu'ils occupent et le rôle de la technique.

La centralité du travail, dans sa forme-capitaliste, nous a également révélé ce qui constitue sa vraie essence. Le travail s'identifie. Il est l'activité qui marque une scission dans la confusion béate de l'homme à la nature et le début de l'histoire. C'est grâce au travail que l'homme découvre son objectivité. Le capitalisme faisant également la promotion de la production, nous avons trouvé nécessaire de revenir à ce qui constitue la spécificité des êtres humains. La vie en société étant ce qui est défendu au fil des traditions, l'essence du travail nous est parue comme émancipateur. Le travail doit favoriser la vie sociale, qui est le lieu où l'homme ses capacités entières. La division du travail est ainsi sa forme la plus élevée car c'est en elle que l'homme peut nouer une relation avec les autres tout en développant ses capacités. Ainsi, nous renouons la définition du travail comme la vie, sans tomber dans le piège du capitalisme. C'est ce qui nous a permis de lever l'ambivalence qui a toujours pesé sur le travail et qui a conduit à d'énormes controverses.

Ainsi nous retrouvons notre définition de départ de l'économie en tant que sphère de la production, de l'échange et de la consommation. L'économie, en tant que telle, ne commence qu'avec la vie en société dont elle est censée, en retour, rendre possible. Cependant, le constat actuel est une scène de désolation. La précarité et la souffrance au travail sont les retombés principaux de l'économie moderne pour les êtres humains. Ce constat nous permet de comprendre toute l'indignation qui se manifeste contre l'économie dans le débat public. On ne peut donc s'étonner d'entendre Jeffrey Sachs s'indigner en ces termes : « *Ça fait quatre ans, ..., non cinq ans maintenant que j'attends de voir quelqu'un à Wall Street se mettre à parler de morale. Je n'en ai pas encore trouvé un seul*<sup>43</sup> ». La morale économique est une morale « amoral », en ce sens qu'elle rend impossible la vie sociale. On ne peut vraiment parler de travail que lorsqu'il s'agit d'une activité consciente, qui fait recours à des moyens extérieurs pour se réaliser, qui conduit à une forme d'autonomie vis-à-vis des contraintes extérieures. Eu égard au fait que l'homme en tant homme n'émerge que dans une société, on peut ajouter, que le travail doit avoir une quelconque utilité sociale. Comme l'affirmait Karl Polanyi, « *La division du travail, phénomène aussi ancien que la société (...)*<sup>44</sup> ». Sur ce point, nous pouvons assimiler le travail, à la théorie de la reconnaissance dont le but est de permettre de mettre au jour les formes de domination qui existent au sein des sociétés. Le concept de la reconnaissance permet de prendre en charge ces différentes dimensions du travail émancipateur et aussi elle peut permettre de révéler la nature du travail sous sa forme actuelle. Elle ne trahit pas la centralité du travail, qui est aussi une condition essentielle pour notre entreprise théorique

---

<sup>43</sup> Témoignage du célèbre économiste Jeffrey Sachs, rapporté par David Graeber, *Bullshit jobs, Op. Cit.*, p.43.

<sup>44</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps, Op. Cit.*, p.72.

comme le souligne Christophe Dejours : « (...) *la reconnaissance ne peut être une promesse d'émancipation que si elle est associée à une épreuve portant sur l'expérience du réel. Au plan théorique, elle n'est promesse d'émancipation que si elle est couplée à la thèse de la centralité du travail- que ce travail soit un travail de production de biens ou de services immatériels.*<sup>45</sup> »

Sur ce plan, notre investigation s'inscrit dans la tradition marxienne dont le but était l'émancipation des travailleurs mais aussi l'émancipation du travail. Il nous reviendra ainsi de fonder dans la deuxième partie de notre partie, le sens du travail sur le concept de la reconnaissance ; ce qui sera pour nous le point d'appui pour évaluer le sens du travail dans le capitalisme. Nous nous efforcerons également de faire ressortir l'unité que pourraient avoir nos développements avec la critique marxienne du travail.

---

<sup>45</sup> DEJOURS Christophe, « Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance », dans CAILLE Alain (dir.), *La quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte, Coll. « Bibliothèque du M.A.U.S.S. », 2007, p. 68.

## II

### LA RECONNAISSANCE COMME HORIZON NORMATIF ET ÉTHIQUE DU TRAVAIL

*«La relation de reconnaissance mutuelle grâce à laquelle les sujets peuvent se savoir confirmés dans leurs qualités particulières, par-delà les communes exigences morales, doit pouvoir être trouvée dans un système transparent de division fonctionnelle du travail.<sup>46</sup> »*

---

<sup>46</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.108.

Le travail nous est apparu au terme de la première partie comme une activité vitale et en tant que concept, avec une ambivalence. Le travail peut engendrer l'être humain et favoriser ses capacités comme, à l'inverse, être source d'asservissement comme cela s'apparente au mode de production capitaliste. En tant que source de pleine vitalité, il trouve sa forme supérieure dans la division sociale du travail. La division du travail, qui s'oppose à sa parcellisation (comme dans le capitalisme) se fonde sur les talents des individu.e.s qui sont préalablement développés dans l'activité individuelle. Elle réalise la nature politique de l'homme en réalisant la solidarité. Elle crée un ensemble de relations qui contribuent à la perfection des individus, entendue comme un dépassement de soi supérieur. Comme le soutenait Durkheim, « (...) *sa véritable fonction est de créer entre deux ou plusieurs personnes un sentiment de solidarité.*<sup>47</sup> » On peut ajouter ici que la solidarité est la valeur qui rend possible l'émancipation par le travail car elle est la fonction de la division du travail qui permet à l'individu.e de déployer effectivement ses capacités. Ainsi, suivant les valeurs qui le déterminent, le travail collectif peut être salubre ou, à l'inverse, être source de déshumanisation.

Cette ambivalence du travail est prégnante dans l'organisation capitaliste du travail, qui peut dissimuler derrière une organisation attractive et juridiquement régulée, des formes de coercition contre les hommes et les femmes. L'éthique capitaliste du travail tend à dissimuler cette ambivalence du concept de travail. C'est pourquoi la précarité et les revendications incessantes à notre époque doit nous conduire à nous interroger sur le problème du sens du travail. Si le capitalisme ne réalise pas une organisation du travail qui puisse conduire à l'émancipation des sujets, il faut mettre au jour les formes d'injustice et de mépris qu'elle recèle. Mais avant, il nous semble important, comme pour toute critique sérieuse, d'avoir une grille de lecture ou un point. C'est pourquoi, nous nous référons à la théorie de la reconnaissance, qui par sa bonne réception pour les mobilisations contemporaines, peut servir de ligne directrice pour concevoir les conditions dans lesquelles les activités humaines de production peuvent contribuer à l'autoréalisation des personnes et de la société dans son ensemble. Ce concept, dans son acception moderne, apparaît dans une tradition critique qui remonte à Hegel. La popularité qu'il a acquise dans les sciences sociales, à notre époque, témoigne d'une fécondité du concept même s'il n'est pas déchargé de toute critique.

Afin de mener à bien notre investigation théorique, nous nous efforcerons, d'entrée de jeu, de rendre la théorie de la reconnaissance dont essentiellement ses développements chez

---

<sup>47</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.19.

Axel Honneth. Et par suite, nous allons essayer de montrer comment le travail en tant qu'activité vitale et naturelle de l'homme peut s'accorder aux différentes catégories de la théorie de la reconnaissance que sont la reconnaissance affective, le reconnaissance juridique et la reconnaissance sociale. Notre objectif sera de démontrer que le travail peut être un processus qui réalise la solidarité, et de ce fait l'autoréalisation des personnes.

## 1. La reconnaissance comme concept moral et politique

La théorie de la reconnaissance développée chez Axel Honneth cherche à interpréter et à établir la dimension normative des interactions sociales. Elle s'inscrit dans la troisième génération de la tradition critique de l'école de Francfort. Elle a été conceptualisée par Axel Honneth, dans son ouvrage *La lutte pour la reconnaissance*, publié en 1992. Elle se présente à la fois comme une théorie normative et un concept critique. En tant que normative, elle se veut une théorie morale et politique de la constitution de la société. En ce sens, la reconnaissance apparaît comme la norme des interactions sociales et le mobile des conflits sociaux. Il se présente également comme un concept critique des sociétés contemporaines, en s'inscrivant dans la tradition de la philosophie sociale ou de la Théorie critique dont le but est de mettre au jour les pathologies sociales : « *je décris comme des pathologies sociales, les déficiences sociales au sein d'une société qui ne découlent pas d'une violation des principes de justice communément acceptés mais des atteintes aux conditions sociales d'autoréalisation individuelle.*<sup>48</sup> » C'est une forme de grammaire morale des conflits sociaux qui implique des conséquences politiques.

Dans son parcours, l'auteur reprend en partie les fondements du concept, en partie, dans la philosophie hégélienne. La reconnaissance traverse la totalité des œuvres hégéliennes<sup>49</sup>. Cependant, en tant que théorie de la socialisation humaine et de l'individuation, on peut se référer à ses écrits de jeunesse. En s'opposant aux constructions politiques de Machiavel et de Hobbes, qui concevaient la naissance du corps politique comme un contrat de sécurité au précédent d'une lutte pour l'existence, Hegel le concevait comme l'aboutissement d'un conflit moral dont le moteur est également la reconnaissance.<sup>50</sup> Hegel tentait d'expliquer, la lutte sociale des hommes doit instituer une relation dont l'amour (la reconnaissance de son être) et

---

<sup>48</sup> HONNETH Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, Op. Cit., p.33.

<sup>49</sup> FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Op. Cit., p.68.

<sup>50</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., 2010, p.11.

le droit (la reconnaissance de l'individu comme citoyen) et la Constitution (réconciliation des deux figures précédentes) en sont des formes, et dont dépend la réalisation de l'être humain. Elle est la dynamique qui sous-tend la construction de la communauté comme une totalité éthique, c'est-à-dire, comme en lieu de possibles pour l'individu. Ainsi, « *le conflit pratique entre sujets peut désormais être compris comme un facteur éthique dans le mouvement d'ensemble de la vie sociale.*<sup>51</sup> » Le développement du concept de reconnaissance passe aussi par la médiation du travail, dont nous avons la centralité avec Hegel. Les développements ultérieurs de Hegel vont s'orienter vers une philosophie de la conscience selon Axel Honneth, et la lutte pour la reconnaissance n'occupera pas une place centrale dans ses œuvres.

Axel Honneth reprend cette théorie à son compte, dans le cadre d'une théorie critique qui entend diagnostiquer les pathologies de la société qui apparaissent comme des évolutions manquées. Les limites de Hegel selon Axel Honneth, c'est que dans la théorie hégélienne il y a des présupposés idéalistes (qui seront remis en cause par le matérialisme qui défend une raison ancrée dans l'histoire, l'expérience). On peut distinguer deux moments d'élaboration de la théorie de la reconnaissance. D'abord dans *La lutte pour la reconnaissance* et ensuite un moment important dans son traité sur *La réification*. Le moment qui s'élabore dans *La lutte pour la reconnaissance* marque l'élaboration socio-psychologique de la théorie de la reconnaissance selon Stéphane Haber<sup>52</sup>. Elle est un regard extérieur sur la formation des relations de reconnaissance.

Axel Honneth défend la thèse selon laquelle la reproduction de la société passe par un processus de reconnaissance où chacun assume le rôle de l'autre ; et que les conflits sociaux peuvent être ramenés à une demande de reconnaissance non-satisfaite par chacun des acteurs sociaux à l'égard de leurs partenaires d'interaction. Il lui attribuera trois dimensions fondamentales à la lumière de la psychologie sociale de G. H. Mead qui en donne une tournure matérialiste, qui pour lui englobent les dimensions de la vie sociale et qui à chacune de ses formes permet de mesurer le degré de réalisation des sujets tout comme l'expression de mépris qui s'y rattache. Ainsi, la reconnaissance aura chez Axel Honneth une forme affective, une dimension juridique et un aspect social, et on peut retrouver en chacune de ces formes un moment idéal de vie réussie. Il nous reviendra, plus loin, de fonder le sens du travail sur les trois éléments essentiels de la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth que sont l'amour, le droit et la solidarité. Chaque niveau nécessite une interaction avec l'environnement extérieur et les autres êtres humains.

---

<sup>51</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.28.

<sup>52</sup> HABER Stéphane, *L'homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Op. Cit., p.182.

Dans la reconnaissance affective, l'amour ou l'affectivité de façon générale, constitue la forme de reconnaissance qui découle de l'interaction humaine. Pour Axel Honneth, au stade primaire de leurs interactions, les individus s'éprouvent comme des êtres de besoins et de désirs. Et ce besoin ne peut être reconnu que s'il est exprimé. En poursuivant la satisfaction de ce besoin, les individus interagissent ensemble et découvrent de ce fait qu'ils ont les mêmes affections. C'est en se concevant dans la perspective d'une autre personne que l'on peut prendre conscience de sa propre subjectivité ; l'amour se conçoit comme la capacité des êtres à être soi-même en prenant place chez autrui. La reconnaissance réciproque de ces besoins engendre un sentiment de sympathie qui unit les individus et leur procure ce que Axel Honneth a appelé la confiance en soi. La confiance en soi est le fondement de toute identité. Elle est ce qui permet à l'individu de prendre part à la vie publique en tissant des relations. Comme il le souligne lui-même, Ainsi, on peut dire qu'au fondement de toute communauté, il y a la reconnaissance affective. L'amour, en fondant la confiance en soi, se pose comme fondement de l'autonomie de la personne. « *L'expérience intersubjective de l'amour ouvre l'individu à cette strate fondamentale de sécurité émotionnelle qui lui permet d'éprouver, mais aussi de manifester tranquillement ses besoins et ses sentiments, assurant ainsi la condition psychique du développement de toutes les autres attitudes de respect de soi.*<sup>53</sup> » La reconnaissance juridique conduit à renforcer cette démarche. Le déni de reconnaissance à ce niveau se manifeste par la violence ou de haine proférée à l'encontre d'autrui.

La reconnaissance juridique est conçue chez Axel Honneth comme l'affirmation de la dignité de la personne, ce qui permet à l'individu de revendiquer un droit. En effet, au stade de la reconnaissance affective, il y a une dépendance relative du sujet. Le sujet est l'autre est reconnu sur le plan cognitif. De l'affection qu'on lui porte, l'on doit conférer son autonomie. Le statut juridique du sujet s'élabore continuellement dans la confrontation. Elle débouche sur des droits qui sont sources de dignité pour les individus ; « (...) *ce qu'on appelle la "dignité humaine", ce n'est point rien d'autre que la capacité reconnue de revendiquer un droit.*<sup>54</sup> » La reconnaissance juridique produit à un rapport positif à soi que l'on nomme le respect de soi. Il n'y a pas de droits sans une conscience des devoirs. C'est la conscience des droits des autres qui lui procure effectivement la conscience de ses droits et celle de sa dignité. Honneth rapproche ce concept à l'acception kantienne de la dignité qui consiste à traiter tout homme comme une fin en soi ; elle est incontournable à la pleine participation de tous à l'élaboration de la volonté collective : *elle doit de ce fait être compris comme l'expression des intérêts*

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.146.

*universalisables de tous les membres de la société*<sup>55</sup>». Elle est l'expression du principe d'égalité au fondement de la démocratie. L'inverse produit un sentiment de soumission sans défense à la volonté d'autrui, un sentiment de dépossession de son être.

Sous le modèle de la solidarité, la reconnaissance est source d'estime de soi. Le stade primaire conduisait à l'édification de l'identité ; au stade juridique, la reconnaissance ouvrait l'accès à l'estime de soi. Ainsi, dans la solidarité, qui est le summum du processus de la reconnaissance, les êtres humains se perçoivent comme membres d'une communauté, dont les fins sont partagées et à laquelle ils participent. L'estime sociale qui est le résultat de sa participation à l'atteinte des fins communes délibérées collectivement. Cet aspect de la reconnaissance comme l'a souligné Axel Honneth dépend fortement de l'organisation sociale du travail car c'est en elle que les tâches sont réalisées en vue de la reproduction de la société. On peut déjà dire ici que la représentation politique participe de la division sociale des tâches. A l'inverse, le sujet ressent un sentiment de honte sociale et d'exclusion ou de mort sociale.

En définitive, la reconnaissance tient, comme l'affirme Honneth, au fait que « *c'est en adoptant l'attitude des autres, que l'individu peut faire partie d'une communauté et faire respecter son bien et la reconnaissance de ses propres droits, d'où sa dignité de membre de la communauté. C'est en respectant les normes sociales qui réglementent la coopération qu'il peut se savoir lui-même reconnu comme membre d'un système*<sup>56</sup>. En chacune de ses relations positives, il y a un sentiment positif ou de valorisation. Tout comme en l'inverse, il peut se produire une forme de mort psychique qui engendre tristesse, indignation et colère.

Cette conception de la reconnaissance, dite sociologique, psychologique et anthropologique sera complétée par des développements ultérieurs qui constitue un traitement de la reconnaissance à partir de l'intériorité, c'est-à-dire, le rapport à soi-même dans la dynamique de la reconnaissance. En effet, la reconnaissance s'adosse sur l'existence d'un sujet, conscient de lui-même ; elle est ici conçue du point de vue de celui qui l'exerce.. Ces développements ultérieurs se présentent comme les « *préconditions fondamentales*<sup>57</sup> » de l'expérience positive de la reconnaissance. La réification qui se définit comme un acte qui consiste à traiter une personne comme une chose, est conçue comme l'oubli de la reconnaissance. Elle se consiste à se détourner de soi-même ou de l'autre, à ne pas adopter sa perspective ; c'est elle qui conduit à un traitement chosifié de la personne. Cette conception négative de la reconnaissance permet de mieux la comprendre comme le fait d'adopter la

---

<sup>55</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.134.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>57</sup> HABER Stéphane, *L'homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Op. Cit., p.188.

perspective d'autrui, une attitude positive. Pour l'individu, cela consiste à reconnaître ses sentiments comme quelque chose qui mérite d'être formulés et communiqués. Elle précède la connaissance de la personne et de tout objet de façon générale. Elle est une forme de conscience morale. Elle détermine la reconnaissance. Dans la réification, le monde social apparaît comme dépouillé de toute émotion. Elle peut s'étendre à la nature tout entière. Sur le plan du rapport à soi, l'autoréification conduit à une instrumentalisation de la personne. Axel Honneth souligne, à ce propos, l'actualité dans le monde du travail, où le candidat à un emploi est invité à adopter une relation instrumentale à lui-même ; l'entretien d'embauche se présente comme le lieu de discours d'une personne qui a quelque à vendre<sup>58</sup>.

La réification met en exergue le caractère moral de la reconnaissance. Elle fait déborder la lutte pour la reconnaissance du simple cadre des inégalités. Il rappelle également que dans la théorie de la reconnaissance, il y a un monde externe et un monde interne. Elle résulte d'un système de convictions réifiantes selon Axel Honneth, car « (...) *la force de la dénégation est le fruit d'une idéologie spécifique* <sup>59</sup> ». Elle résulte de contraintes institutionnelles qui engendrent des sentiments artificielles.

En somme, la construction du sujet et la reproduction de la vie sociale s'accomplissent sous le prisme d'une reconnaissance réciproque, parce que les sujets ne peuvent se comprendre eux-mêmes s'ils n'apprennent à se comprendre à partir d'une perspective autre qui se dégage de leurs interactions et qui nécessite un certain nombre d'exigence. Elle est le commencement de la vie en société et elle doit contribuer à l'élever à son plus haut niveau de perfection. La reconnaissance implique un état permanent de conflictualité dans le social. Dans la relation de reconnaissance chaque sujet doit être confirmé dans ses qualités particulières. Elle implique fondamentalement un rapport de domination dans la société, dont le travail est le lieu en tant que centralité du travail. Cela nous permet de percevoir l'enjeu du travail dans le système de la reconnaissance. De façon générale pour Mead comme pour Honneth, l'autoréalisation individuelle dépend de la réalisation d'un travail socialement utile, dans le cadre d'une division du travail<sup>60</sup>. Chez Axel Honneth, le concept de travail contient une charge normative parce que dans l'acte de production, il y a un processus de reconnaissance intersubjective : dans le travail, l'objectivation des qualités du travailleur et sa capacité à subvenir aux besoins d'autrui<sup>61</sup>. Mais

---

<sup>58</sup> HONNETH Axel, *La réification : petit traité de théorie critique*, Traduit de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007, p.116.

<sup>59</sup> HONNETH Axel, *La réification : petit traité de théorie critique*, Op. Cit., p.116.

<sup>60</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.108.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.74.

il poursuit dans son développement en affirmant qu'il est à craindre que le travail puisse réaliser une parfaite matérialisation des relations de reconnaissance intersubjectives<sup>62</sup>. Bien qu'il reconnaisse que le travail est porteur d'expérience morale et qu'il doit occuper une grande place dans la théorie de la reconnaissance, le philosophe ne donne pas un développement assez systématique du travail sur les catégories de la reconnaissance. Axel Honneth a gardé l'horizon d'un travail émancipateur mais il le fait sous l'angle du marché du travail plutôt que celui du travail tout court<sup>63</sup>.

La théorie de la reconnaissance englobe assez bien toutes les sphères de la vie humaine : le rapport à soi, la relation au groupe et celle à la nature. Elle a une centralité morale de la vie humaine et un fondement de l'action politique. Elle apparaît comme un principe moral qui accompagne la vie dans ses multiples formes. Aussi, la centralité du travail permet de postuler que la reconnaissance peut être trouvée dans l'activité du travail. La reconnaissance traduit la conflictualité du social ; et le travail peut être forme de domination ou d'émancipation comme nous avons essayé de le démontrer. L'idée d'une émancipation par le travail peut être rattachée à la lutte pour la reconnaissance, et cela a traversé la philosophie de Hegel que nous avons mentionné. La centralité du travail permet de poser que le travail peut être source de reconnaissance aux niveaux des catégories décrites. Nous voulons dans les lignes qui suivent tenter de concilier travail et reconnaissance sans distordre la théorie élaborée par Axel Honneth dont les conséquences sur le travail sont tirées avec beaucoup de réticences et d'ambiguïtés à certains endroits. Le travail est le lieu par excellence de la domination. La reconnaissance, en tant que théorie de l'émancipation, peut permettre de décrire la forme idéale de travail. La division du travail qui est sa forme sociale la plus élevée mais aussi l'activité productive individuelle attireront notre attention dans tous ces développements. Aussi, nous ne manquerons de tirer les conséquences pour l'organisation du travail. Nous garderons un lien étroit avec les origines de la théorie de la reconnaissance et les aspects du travail chez Marx, qui rendent compte de la centralité du travail et de l'émancipation par le travail.

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.177.

<sup>63</sup> FISCHBACH Franck, « Travail et émancipation chez Axel Honneth » dans BOUTON Christophe, LE BLANC Guillaume (dir.), *Capitalisme et démocratie : autour de l'œuvre d'Axel Honneth*, Lormont, Le Bord de l'Eau, Coll. « Diagnostics », 2015, p.113.

## 2. Travail et reconnaissance affective

Dans la reconnaissance affective, l'amour ou les relations sympathiques de façon générales, constitue le modèle de la reconnaissance. Le travail doit recouvrir la possibilité de faire l'expérience d'une relation d'amour ou de sympathie avec les membres de la collectivité et elle doit favoriser un rapport positif à soi qui est source de confiance en soi pour l'individu.

Dans la relation à soi, la production pour soi constitue cette source première de la reconnaissance mais que l'on peut qualifier de négative. Il s'agit de l'autoreconnaissance. Elle trouve son sens dans le fait que l'activité humaine prend sa source dans le désir de satisfaire ses propres besoins humains. L'être humain est inscrit dans un environnement naturel avec lequel il entre en interaction. On peut aller plus loin en affirmant que dans la relation à soi-même, d'où le désir de se préserver, de se conserver est ce premier besoin qui anime l'homme. Travailler pour soi c'est produire ce qui contribue à vie biologique. Ainsi, on peut dire que le travail, dans le système de la reconnaissance, est avant tout un acte qui exprime l'auto-reconnaissance ; ce travail désigne la production elle-même qui est une forme de reconnaissance de soi-même<sup>64</sup>. « (...) la conscience laborieuse se reconnaît-elle dans le produit de son travail qui la chose, son essence objectivée.<sup>65</sup> » Dans cette dimension, il n'y a pas une dimension identitaire à proprement parler. On peut dire que c'est dans cette optique que le travail était conçu chez les grecs comme une forme d'esclaves. Comme en témoigne André Gorz, Le travail nécessaire pour la subsistance n'a jamais pu devenir un facteur d'intégration sociale ; « *Il était plutôt un principe d'exclusion.*<sup>66</sup> ». En revanche, il prédispose l'individu à coopérer avec les autres dans la vie en société. Cela témoigne également du fait que la nature de l'homme ou l'humain véritable ne peut émerger que dans la cité. Ces besoins ne pouvant être satisfaits ou reconnus que dans la mesure où ils sont exprimés ou partagés. « *Son travail ne devient concret que comme travail social, soumis à la condition de la réciprocité qui implique la reconnaissance des besoins et du travail des uns par les autres.*<sup>67</sup> ». Cela nous conduit à la forme positive de la reconnaissance affective qui a une dimension collective.

La vie en société, condition d'épanouissement des êtres humains, est un système de dépendance. Si l'être humain en tant que tel naît dans une collectivité, c'est parce que ses besoins peuvent y trouver satisfaction. La condition d'être de besoin est inscrite dans la

---

<sup>64</sup> FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance, Op. Cit.*, p.88.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>66</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique, Op. Cit.*, p.31.

<sup>67</sup> FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance, Op. Cit.*, p.86.

vulnérabilité de l'être humain. Dans la division sociale du travail, qui est la forme du travail en société, les individus ont la possibilité de se mettre au service des autres pour satisfaire leurs besoins. Travailler pour autrui, c'est adopter leur perspective et reconnaître la dépendance réciproque qui lie les membres de la société. Par l'intermédiaire du travail l'individu entre dans le système de relation qui le rattachent aux membres de la société. Il adopte une perspective où l'autre peut s'identifier à lui en tant qu'il réalise ou contribue à la satisfaction de son besoin. Le travail produit ici de la sympathie et qui est source de cohésion pour les membres d'une collectivité. Cette dimension de la reconnaissance affective dans le travail est reconnue par Axel Honneth : « *Chacun satisfait donc les besoins de plusieurs et la satisfaction des multiples besoins particuliers d'un chacun est le travail de plusieurs autres.*<sup>68</sup> » Le sujet humain bénéficie non seulement de la reconnaissance de ses qualités mais aussi en tant qu'il contribue à satisfaire le besoin d'un autre. Selon Christophe Dejours, « *la reconnaissance attendue dans le monde du travail n'est pas la reconnaissance de la personne, et encore moins la reconnaissance de l'identité. – c'est d'abord et avant tout la reconnaissance de leur travail- c'est-à-dire, fondamentalement, de la qualité de leur travail.*<sup>69</sup> » Cette reconnaissance de son agir conduit à la confiance en soi qui est le fondement de l'identité. Ainsi, par le truchement de la reconnaissance de son travail, l'individu.e peut s'accomplir. Le métier est constitutif de l'identité d'une personne. Cette reconnaissance conduit également à l'appartenance à une communauté ; les corporations sont les premières formes collectives d'organisation humaine. La division sociale répartit les métiers et ainsi les fonctions entre les hommes ; elle est de façon générale le moyen de l'intégration sociale. Elle permet à l'individu d'assumer un rôle social. C'est ce qui détermine sa fierté d'appartenir à un groupe de métier. La reconnaissance affective marque aussi le procès de la culture qui représente les formes collectives de la vie de la collectivité. Elle se constitue des œuvres, c'est-à-dire, des formes de travail qui ne représentent pas une consommation immédiate. Ils s'inscrivent dans la durabilité et ne sont pas systématiquement un moyen de gagner sa vie<sup>70</sup>.

Sur le plan de l'organisation du travail ou de la coopération, cela implique que les individus puissent s'engager suivant leur talents qui sont objectivés dans la production personnelle. L'individu ne peut s'engager qu'en fonction de ses qualités déployées dans l'activité personnelle. Ils sont l'expression des capacités individuelles. Comme l'affirme

---

<sup>68</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.68.

<sup>69</sup> DEJOURS Christophe, « Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance » dans CAILLE Alain (dir.), *La quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Op. Cit., p.66.

<sup>70</sup> ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Traduit par G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, pp.187-188.

Durkheim, Cela implique aussi qu'elle advienne de façon spontanée, au sens où il ne dérive pas d'une organisation particulière. « *Pour que la division du travail produise la solidarité, il ne suffit donc pas que chacun ait sa tâche, il faut que cette tâche lui convienne*<sup>71</sup> ». La coopération est un fait subie car elle résulte de l'impératif de dépendance. En revanche, elle nécessite une coordination : « *Coopérer, en effet, c'est se partager une tâche commune*.<sup>72</sup> » En vertu de cette exigence, la coordination se fonde sur la connaissance ou l'habileté des individu.e.s. Le rôle de la coordination est de s'assurer de la bonne répartition des tâches et elle ne peut se fonder sur la connaissance. C'est une autorité qui est fondée du bas. On peut ainsi dire que dans le système de la reconnaissance, tout travail doit s'appuyer sur les motivations profondes de l'individu.e et contribuer à construire son identité.

En somme, le travail peut être source du lien affectif au fondement des communautés. Il prépare le sujet à la vie en collectivité, grâce à la production, qui le construit néanmoins comme sujet abstrait. Dans le travail social qui trouve son fondement dans le lien de dépendance qui regroupe les hommes en collectivité, l'individu.e en satisfaisant aux besoins des autres ouvre la voie à une relation affective où chacun est confirmé dans ses besoins. Elle conduit à la confiance en soi en confirmant les qualités individuelles et leur capacité à subvenir aux besoins d'autrui. Comme le soutenait Durkheim, « *En réalité, pour que les hommes se reconnaissent et se garantissent mutuellement des droits, il faut d'abord qu'ils s'aiment, que, pour une raison quelconque, ils tiennent aux autres et à une même société dont ils fassent partie*.<sup>73</sup> » Il crée l'espace public qui permet d'accéder à la liberté du monde. Si la société politique se fonde chez Hobbes sur un contrat de sécurité, il faut dire que le contrat de sécurité ne traduit pas à proprement parler une quête de sens ou d'émancipation réelle. Elle renvoie l'homme à lui-même par le travail et lui permet de se découvrir comme objet distinct dans la nature. Le monde du travail est une expérience de dépendance réciproque qui semble d'abord subie par les acteurs. Il faut une transformation de la sphère de la division du travail pour qu'elle devienne un lieu de coopération volontaire et consciente<sup>74</sup>. Elle introduit une sorte de dépendance qui doit être surmontée pour une reconnaissance réelle. L'idée du respect nous conduit à la question de savoir comment le travail peut contribuer à fonder la dignité de la personne.

---

<sup>71</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.368.

<sup>72</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant. 2 : Travail et émancipation*, Paris, Payot, 2009, p.93.

<sup>73</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., pp.90-91.

<sup>74</sup> FISCHBACH Franck, « Travail et émancipation chez Axel Honneth » dans BOUTON Christophe, LE BLANC Guillaume (dir.), *Capitalisme et démocratie : autour de l'œuvre d'Axel Honneth*, Op. Cit., p.113.

### 3. Travail et reconnaissance juridique

Dans la reconnaissance affective, l'individu.e est constitué comme une personne, une identité mais sa relation aux autres demeure vulnérable car il est dépendant du regard d'autrui dont l'appréciation est source de la confiance en soi qui fonde son identité ; il est membre d'une communauté d'intérêts où il ses besoins peuvent être passées au rebut. Il y a l'affirmation d'une forme de dépendance réciproque. La reconnaissance juridique doit surmonter cette fragilité qui peut pousser le sujet continuellement à la quête du regard d'autrui, de son travail dans notre cas, et le voir brimer dans ses aspirations. Le travail doit ouvrir la voie à l'établissement d'un système juridique où la possibilité pour chacun des individus de revendiquer un droit doit être reconnu.

La reconnaissance juridique permet au sujet de se reconnaître comme une personne qui partage avec les autres les mêmes caractères. Le droit, dans le système de la reconnaissance, se fonde sur un fait d'universalité. La dignité humaine commune à tous nécessite que tout le monde partage la même condition et la reconnaissent pleinement pour appartenir à cette communauté de droit. . Le travail révèle, en effet, l'universalité de la condition humaine, constituée préalablement de besoins à satisfaire. Dans le travail, les hommes et les femmes sont conduits à reconnaître chacun qu'ils appartiennent tous à la nécessité de la nature d'où l'impératif du travail pour la survie. Le travail permet de fonder ainsi la condition universelle de l'homme et permet fonde la dignité de tout homme. Dans un autre sens, les êtres humains se reconnaissent, par leur travail comme porteurs de besoins qui méritent un respect. « *La spontanéité parfaite n'est donc qu'une conséquence et une autre forme de cet autre fait : l'absolue égalité dans les conditions extérieures de la lutte.*<sup>75</sup> » Le droit est la source de l'égalité entre les êtres humains. C'est de cela que naît le sentiment de respect de soi nécessaire à l'autoréalisation de l'individu.e. Si les femmes ont depuis longtemps été exclues des droits politiques, c'est parce qu'elles exerçaient des activités qui ne relevaient pas de la sphère publique.

Dans la reconnaissance juridique, le principe de l'autonomie de la personne occupe une place importante. Si le droit crée les conditions de l'autonomie, le travail permet de la réalité effectivement. Il permet à l'individu d'accéder au statut d'être juridique parce qu'il est aussi un apprentissage. Cette idée se retrouve chez David Graeber : jusqu'au Moyen Âge, le jeune homme devait avoir la maîtrise d'un métier pour être reconnu comme personne responsable au sein de la société<sup>76</sup>. Par le travail qu'il apprenait, il devient maître et est habileté à son tour à

---

<sup>75</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.371.

<sup>76</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs*, Op. Cit., p.315.

transmettre la connaissance. C'est la rupture de ce processus qui donna naissance au prolétariat comme classe sociale. Elle traverse également l'œuvre d'Emile Durkheim : « *Au Moyen Âge, l'ouvrier vit partout à côté de son maître, partageant ses travaux "dans la même boutique, sur le même établi". Tous deux faisaient partie de la même corporation et menaient la même existence. "L'un et l'autre étaient presque égaux ; quiconque avait fait son apprentissage pouvait, du moins dans beaucoup de métiers, s'établir s'il avait de quoi"*.<sup>77</sup> » La connaissance du métier peut être constituée comme la propriété à lui donnée. Elle ce qui l'appartient en propre et lui permet d'assumer un rôle au sein de la société. Cependant, il faut noter que l'appartenance le respects des devoirs collectifs est une condition du respect de soi ; elle le signe du partage de la même condition ou facteur d'identification au groupe détenteurs de droits.

Sur le plan de l'organisation du travail, cela implique qu'il existe des cadres de concertation où les modalités de travail sont discutées de même que la régulation de la production sont discutées par tous. La participation de tous favorise la marche vers la liberté : en respectant ces règles, chacun et chacune respectent la sienne car le processus est inclusif, chacun étant travailleur. La codification des métiers est aussi la forme de la reconnaissance juridique dans le travail à proprement parler. Les règles permettaient aux travailleurs d'une même corporation de s'accorder sur les principes de la production et même de l'échange. Chez Christophe Dejours, cela s'identifie à la « *déontique du faire*<sup>78</sup> ». Elle permet de réussir ensemble dans la coopération. La communauté des travailleurs devient ainsi celle de ceux qui connaissent et respectent les mêmes règles de métier. Ici il y a une solidarité négative, car elle découle de l'autolimitation de chacun.

En somme, dans la reconnaissance juridique le travail fonde le droit parce qu'il révèle la condition commune aux femmes et aux hommes, « *de sorte que le travail est en même temps une formation à l'universel, en ce sens que par lui trouve à s'affirmer l'universalité de l'Homme comme tel*.<sup>79</sup> » Il ouvre la voie à chaque travailler d'accéder au respect de soi, qui est une condition de son autoréalisation. En revanche, chaque individu se doit de respecter les règles et devoirs de la communauté de sorte que c'est eux qui attestent son appartenance à la communauté d'où découlent les droits. Aussi, la reconnaissance juridique doit permettre à l'individu d'obtenir son autonomie. Sur le plan, elle se fonde sur la possibilité aux individus d'apprendre un métier pour une pleine égalité avec les autres. Comme conséquences pour l'organisation du travail, la reconnaissance juridique conduit à la codification des métiers par

---

<sup>77</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.345.

<sup>78</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation*, Op. Cit., p.96.

<sup>79</sup> FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Op. Cit, p.87.

des processus collectifs de délibération. La soumission aux codes d'un métier sont le respect de sa propre loi car elle est l'expression de la volonté commune. C'est ainsi que le travail peut se présenter comme un jeu où l'imagination reste possible. Cependant, il faut noter que jusque-là l'individualité est encore diffuse dans tout le processus. Il faut un cadre un cadre plus étroit de relations où l'individualité peut s'exprimer sans porter atteinte à la survie de la communauté. La solidarité a pour rôle de favoriser ce cadre d'expression des individualités.

#### 4. Le travail comme réalisation de la solidarité

Le travail dans la reconnaissance affective consiste au travail pour la nécessité. Dans la reconnaissance juridique, il est source d'autonomie et respect de soi. L'être humain cependant a un désir de sens, un désir de dépassement de soi qui nécessite un cadre d'expression. La communauté dans les limites de l'amour et du droit se présente comme une limitation de l'expérience ; l'individu constitué est ensuite confondu dans la totalité de la société il est libre parce qu'il participe à la codification du travail, cadre d'expression. Ces deux formes de reconnaissance engendrent une forme de libération de la nécessité pour une liberté. La reconnaissance sociale ou la solidarité est la sphère de la liberté ou le règne des fins.

Le travail permet de parvenir à une solidarité réelle. La solidarité consiste en un ensemble inconditionnels de devoirs réciproques et d'entraide qui se fonde sur des valeurs partagées au sein d'une communauté. Ces valeurs sont la source de la reproduction de la communauté et le fondement de l'édifice culturel. Elles témoignent de l'autonomie de la culture de la sphère de la nécessité. On peut alors se demander comment le travail permet d'aboutir à la création de valeur ? Cela se fonde sur le langage humain dont la vie en cité est l'enjeu. On peut dire que la vie en société engendre le langage, qui sans doute, n'est pas destiné à la production matérielle même si elle l'accompagne. La spécificité du langage est la production des œuvres. Les œuvres traduisent un désir d'immortalité dans une communauté. Comme le soutient Christophe Dejours, « *Une société humaine ne peut perdurer sans qu'une voie soit largement ouverte à la transcendance.*<sup>80</sup> » Et telle est la vocation de la culture. Les œuvres constituent le fondement d'une civilisation. Le travail est ici la source de la culture. Mais il ne s'agit pas du travail productif à proprement parler. C'est la sphère du travail autonome et gratuit<sup>81</sup>. Ils sont exécutés pour aucune valeur marchande. Le travail autonome est ce travail qui

---

<sup>80</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation, Op. Cit.*, p.199.

<sup>81</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique, Op. Cit.*, p.24.

vaut pour lui-même : « *Sont autonomes les activités qui sont à elles-mêmes leur propre fin. Le sujet y fait l'expérience de sa souveraineté et s'y épanouit comme personne (...) Chaque produit est une « œuvre » que les gens ont pris plaisir à réaliser et qu'ils auront plaisir à porter ou à donner.*<sup>82</sup> » Cela coïncide avec le secteur de la convivialité. Dans le secteur de la convivialité, chaque personne vaut pour ce qu'elle est. Chaque activité est un don de soi et un choix. Ce sont des choix et chaque choix est une valeur ; émancipé de la nécessité, elle ne peuvent tendre que vers la nécessité. Elle ne font qu'un avec le temps de vivre. La solidarité est le lieu de réconciliation de l'intérêt individuel et de l'intérêt collectif. C'est ainsi que la travail contribue à fonder des valeurs et voire une civilisation. Les activités de la philosophie, de l'art, la science, de la religion et s'inscrivent dans cette dimension. Ils sont des activités qui répondent à un désir de transcendance et dont l'ensemble contribue à fonder une civilisation. La culture en tant qu'elle est ce par quoi les conflits s'atténuent entre les êtres humains lorsqu'on s'engage ensemble dans une œuvre commune.

Comment le travail réalise l'estime sociale sur le plan individuel ? L'estime sociale se mesure en général dans la contribution du sujet à l'atteinte des fins collectives. Dans la société libérée, l'activité marchande cesse au profit des activités de générosité. Dans cette dimension, chaque activité devient un don de soi. Cela peut s'identifier au travail de soin qui coïncide avec le désir inconditionnel de se mettre au service des autres. La prestation est un don de soi. La façon d'accomplir ne peut être codifiée, ni apprise, ni produite à volonté. Cela peut coïncider avec l'idée de vocation que porte chaque individu et dont le travail contribue à la réalisation. Le travail contribue à donner une particularité à chaque individu et tout cela contribue à la grande reproduction de la société. Le travail offre une occasion pour les hommes et les femmes à se rendre utiles aux fins de la collectivité. En poursuivant leur réalisation personnelle, les hommes et les femmes peuvent contribuer aux fins collectives qu'ils se sont fixés de sorte à exceller dans leurs qualités et à réaliser leur désir d'être appréciés par les autres. L'estime sociale résulte du don de soi qui est ce lieu de la transcendance de l'individu. L'expérience subjective qui se cherche, et l'implication collective dans la volonté d'apporter une contribution aux conditions éthiques du vivre-ensemble. Comme le précise Danièle Linhart, « *la question de l'estime de soi transite par les valeurs du groupe auquel on s'identifie. On s'estime entre pairs, on valide les valeurs morales portées par le groupe. Les atteintes à ces valeurs, l'échec, le mépris et l'humiliation ne sont pas perçus nécessairement comme une remise en cause de soi*

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, pp. 269-270.

*mais comme une atteinte au groupe.*<sup>83</sup> » L'utilité est le mobile de l'action à ce niveau. Elle engendre une forme d'individualisation des rôles et répond à un enjeu qui dépasse le cadre de la production matérielle : « *l'enjeu de la reconnaissance symbolique, on le comprend, est considérable : c'est celui de l'identité qui cherche à s'accomplir. C'est parce que le travail peut donner des gratifications essentielles dans le registre de l'identité que l'on peut obtenir la mobilisation subjective, l'intelligence et le zèle de ceux qui travaillent* »<sup>84</sup>. Le travail s'identifie ici à l'estime sociale quand il est orienté vers les finalités collectives qui débordent le cadre de la nécessité.

Sur le plan de l'organisation du travail cela implique une sphère des activités qui n'est pas soumise à l'échange, c'est-à-dire à la nécessité d'assurer vitaux. La coopération libre et volontaire est le principe qui prévaut ici. Cela suppose que l'homme ne voue toute son activité à la production ou que l'émancipation humaine ne tient pas seulement à l'activité productive et on échange. Il doit se poursuivre dans la quête de sens qui s'inscrit dans la sphère de la solidarité et dont en retour il peut recevoir l'estime de la communauté. La coordination de l'activité peut s'identifier au politique. Le politique, dont le principe est la conversation de la communauté peut s'inscrire dans cette logique. Il est encadré dans les relations sociales. Il est l'établissement des fins générales pour lesquels les individus peuvent concourir suivant ses efforts. L'autorité politique est ici comme un service aux fins communes. La politique est la forme élevée du travail humain. Elle élève le travail humain à sa quête suprême qu'est l'émancipation. Le socialisme a été défini par Polanyi comme la subordination de l'économique à la société et des buts économiques aux buts sociétaux est la forme politique qui convient<sup>85</sup>.

En somme, dans la solidarité dans le travail se construit comme un désir de transcendance de la communauté affranchie de la nécessité. Elle s'invente grâce au travail de sens qui prend ses formes dans l'art, la science, la religion,... Elle est liée à la nature politique de l'homme et en ce sens, elle est l'expression des formes de langage. Elle se fonde des fins communes que la communautés se donne et elle procure aux individus qui s'investissent l'estime sociale. « *Dans la solidarité, chacun a une sphère d'action qui lui est propre, par conséquent d'une personnalité.*<sup>86</sup> » L'estime sociale s'octroie de l'investissement personnel pour le bien-être de la communauté. Comme le soutenait Durkheim, « *Le rôle de la solidarité n'est*

---

<sup>83</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Toulouse, Erès, Coll. « Sociologie clinique », 2015, p.144.

<sup>84</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation*, Op. Cit., p.37.

<sup>85</sup> Rapporté par GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit, p.211.

<sup>86</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation*, Op. Cit., p.93.

*pas de supprimer la concurrence mais de la modérer.*<sup>87</sup> » Il a pour rôle de faire valoir ce qui au sommet ou à la sortie de la coopération, inscrit l'activité de production dans la culture, de d'atténuer la violence. La coopération est volontaire ; la société fondée sur la dépendance et chacun étant libre, peut contribuer volontairement aux fins collectives «*La seule forme que l'échange puisse prendre dans la sphère des activités autonomes est celle du don réciproque : je te donne sans exiger de contrepartie ; tu acceptes ce don avec joie et cherches à me donner à ton tour. Il s'agit d'instaurer une relation de générosité dans laquelle chacun prend l'autre inconditionnellement pour fin absolue*<sup>88</sup> ».

En somme, « *C'est une loi de l'histoire que la solidarité mécanique, qui d'abord est seule ou à peu près, perde progressivement du terrain, et que la solidarité organique devienne peu à peu prépondérante.*<sup>89</sup> » Elle se produit par le travail des individus, comme quête de sens et de transcendance. L'activité politique peut être considéré comme un travail qui n'est en aucun lié à la nécessité, mais qui conduit à la sauvegarde de la société. Le travail de soin jadis confié aux femmes dont l'objectif est perduré la société s'inscrit également dans cette sphère.

En définitive, on peut retenir que la théorie de la reconnaissance peut être conçue comme la visée normative et éthique du travail. L'ensemble des modèle qu'elle présente peuvent être trouvés dans l'activité du travail. Conçue par Axel Honneth dans le cadre d'une théorie critique de la société, chacune de ses dimensions peut prendre place dans le processus du travail ; un sens qui se fonde sur le fait qu'elle peut concourir à l'autoréalisation des individus et à la reproduction sociale de façon générale. Conçue tout d'abord chez Hegel, puis repris par Axel Honneth, comme une théorie critique de la société, la théorie de la reconnaissance permet de surmonter le problème du sens du travail en chacun de ses contenus empiriques. Dans la reconnaissance affective, le travail permet à l'être humain de se découvrir avant tout comme un objet ; en assumant ses besoins individuels qui sont une demande à lui-même. Dans la division du travail, qui sa réalisation sociale, la satisfaction du besoins de l'autre conduit à une reconnaissance affective entre les individus qui se fonde sur le fait de pouvoir prendre place en autrui et réaliser ses besoins. Ce sentiment conduit à la confiance en soi, fondement de l'individualité. Ensuite, le travail s'est montré à même de fonder la dignité humaine et le droit par le fait qu'il traduit une condition commune de tous les hommes ; l'universalité de la

---

<sup>87</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.357.

<sup>88</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit, p.270.

<sup>89</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.149.

condition de travailleurs ou d'être de besoins conduit à fonder des droits que tous peuvent revendiquer, si seulement ils observent les devoirs qui sont le signe de leur appartenance à cette communauté de droits. La nécessité de tenir des cadres de délibération est la conséquence qui en découle dans l'organisation du travail : toutes les aspirations valent la peine d'être portées. Enfin, par le travail, les hommes et les femmes sont conduits à se dépasser pour construire des formes durables. C'est ainsi qu'ils instituent des valeurs à l'intérieur desquelles les activités humaines peuvent se dérouler sans porter atteinte à la reproduction de la société. En plus, tout le monde peut dans ce contexte rivaliser avec autrui pour exceller dans ses qualités et se rendre utile à la société. Comme disait Bernard Bourgeois, « *la culture est bien ce processus par lequel l'homme produit simultanément l'être de l'homme et son idée, l'homme et l'humanisme.*<sup>90</sup> » Le travail est le principal facteur de la culture et la culture c'est ce qui a hissé l'homme au-dessus des autres êtres naturels. On peut résumer nos propos à la formule du poète Hésiode : « *Le travail est le fondement et la sauvegarde de la justice.* »<sup>91</sup> La justice est une vertu essentielle à la coexistence humaine et elle était conçue chez les dieux comme ce qui rend humain et rapproche les hommes des dieux. Si le socialisme est l'une des conclusions de ce développements, on peut remarquer que par des développements différents, nous aboutissons à l'idée marxienne du socialisme comme forme supérieure de la vie humaine.

La théorie de la reconnaissance en tant qu'elle décrit la dynamique morale des relations sociale, fait apparaître le travail dans ses catégories apparaît comme une forme idéale de vie. Notre description peut bien être qualifiée d'utopique même si, certes, certaines formes ont historiquement existé. Mais l'utopie ici nous permet d'envisager le possible, mais aussi de mettre au jour les pathologies qui existent dans la situation présente. Cela signifie pour nous que le travail est source d'expériences positives indépendamment de son enrôle la production capitaliste. Chacune des formes de la reconnaissance est dépendante des autres et peut parfois à confusion ; elle engage à la fois un sentiment individuel et une forme d'organisation collective. La division du travail dans le processus de la reconnaissance montre la supériorité de la relation interpersonnelle sur l'action instrumentale, elle permet aux sujets de s'éprouver dans leurs partenaires comme une personne du même genre. Cependant, dans son développement, le concept présente des moments de porosités qui peuvent conduire à une perversion dans le travail et nous en sommes conscients. Le problème de l'intégration par le travail dans les sociétés modernes a attiré l'attention d'Axel Honneth ; il était conscient que la division du travail dans ce contexte ne peut résoudre le problème de l'intégration éthique des

---

<sup>90</sup> Cité par : FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance, Op. Cit.*, p.88

<sup>91</sup> HÉSIODE, *Les travaux et les jours*, Texte établi par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p.85.

sociétés modernes : « *on ne peut dire que l'individu trouve dans l'expérience d'un travail socialement utile la pleine reconnaissance de ses qualités particulières, car l'évaluation des fonctions définies dans le cadre de la division du travail dépend elle-même des fins globales d'une société* »<sup>92</sup> Le travail est un lien qui accroche l'individu à la communauté et assure son épanouissement. La précarité actuelle et la souffrance des travailleurs interroge sur la forme-travail qu'impose le capitalisme. Elle exprime d'une façon explicite que de l'expérience socialisatrice qu'elle constitue, Le travail s'est métamorphosé en autre chose. C'est pour cette raison que nous voulons à partir de cette conception du travail, dans les cadres de la théorie de la reconnaissance, montrer comment les relations de reconnaissance et par là, les possibilités d'émancipations sont distordues dans le capitalisme.

---

<sup>92</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.109.

**III**  
**LE TRAVAIL DANS LE CAPITALISME COMME**  
**FORME DE MÉPRIS ET D'INJUSTICE**

*« Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste.<sup>93</sup> »*

---

<sup>93</sup> ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Op. Cit., 1983, p.38.

Le monde du travail connaît de profondes mutations depuis l'avènement du capitalisme. De sa forme traditionnelle, où il était organisé au sein des familles à sa forme actuelle, liée à sa réalisation au sein de grandes organisations, en passant par le travail en coopérative, le monde du travail a connu de nombreux bouleversements. Pour ce qui concerne l'époque contemporaine, qui est le résultat de transformations qui ont lieu depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, on peut constater une même forme de travail et des revendications presque pareils depuis plus d'un siècle. La naissance de la classe ouvrière correspond à des transformations du mode de production qui aura sans doute un impact important sur le sens que les hommes et les femmes peuvent donner à leurs activités et également sur la reproduction de la société dans son ensemble. Du fait de ses structures spécifiques, le monde du travail capitaliste impose une organisation du travail spécifique qui peut avoir un caractère pathologique dans la société. Notre postulat est que l'organisation du travail dans la société capitaliste est une forme de mépris et d'injustice, en ce sens qu'elle ne permet pas aux hommes et aux femmes de réaliser une identité, de parvenir à l'égalité et de réaliser une certaine forme de solidarité. Nous voulons diagnostiquer ici des situations désagréables qu'il impose aux forces laborieuses et à la société dans son ensemble.

En prenant toujours appui sur les ressources théoriques apportées par la théorie de la reconnaissance, nous voulons dans un premier temps montrer que le travail salarié, largement diffusé par l'organisation capitaliste du travail ne peut procurer de la confiance en soi, encore moins de contribuer à la construction d'une identité collective. Ensuite, nous nous efforcerons de montrer en quoi le travail réalisé dans l'organisation capitaliste met un terme à la dignité humaine et à l'aspiration des hommes et des femmes à un monde d'égalité. Il sera également question de montrer que le capitalisme peut ruiner les efforts vers la solidarité et réduire à néant les efforts des êtres humains vers l'estime sociale, à se rendre utile. Pour finir, nous allons aborder la question des idéologies de la reconnaissance qui représentent les moments d'instrumentalisation de la reconnaissance par des dispositifs particuliers qui conduisent à la souffrance. A travers chacune de ces quatre questions, nous espérons lever les ambivalences qui planent autour du concept de travail et de celui de la reconnaissance et qui conduisent parfois à de nombreuses contradictions, notamment au sein de l'école Francfort.

## 1. L'atteinte à la confiance en soi et à la collectivité

Les êtres humains, nous l'avons vu, se mettent au travail tout d'abord pour satisfaire leurs besoins biologiques et à travers cette activité, il se constituent comme objet, ce qui représente une première démarche vers la construction de leur identité. A ce niveau, il faut déjà constater que les conditions matérielles offertes par la nature, en tant que milieu primitif d'interaction de l'homme, sont différentes des conditions matérielles offertes dans l'organisation capitaliste du travail. Dans leur activité vitale primitive ou naturelle, les hommes sont pris dans la nature, d'où ils conçoivent leurs objets pour satisfaire leurs besoins. Dans l'organisation capitaliste du travail, ce qui constitue la spécificité, c'est la séparation entre le travailleur et les conditions matérielles de la satisfaction de ses besoins. En raison de la propriété, les êtres humains sont contraints à vendre leur force de travail contre la monnaie, d'où ils peuvent parvenir à la satisfaction de leurs besoins. Dans cette relation, la dimension objective du travail humain perd son sens. La contrainte de rechercher les conditions matérielles favorables à la satisfaction des besoins biologiques conduit à la question des fruits du travail qui posent le problème de l'objectivation de l'être humain dans le travail. La propriété privée des moyens de production prive les hommes de la capacité de s'auto-objectiver dans leur activité. En se jetant entre la ferme et la famille, à travers l'élargissement de l'échange marchand, le capitaliste dispose des principales ressources nécessaires à la production, privant l'homme de la possibilité d'agir sur le réel. Il rend impossible l'activité productive individuelle qui contribue pour une grande part à l'objectivation des êtres humains en tant que personnes. Cette situation est une forme d'abstraction de l'humanité. L'être humain sous le capitalisme est une personne aliéné, sans objet. Son objectivité est la source de l'accumulation capitaliste dans le circuit de la marchandise. La privation d'objectivité est cette première souffrance qu'inflige l'organisation capitaliste du travail à l'ensemble des êtres humains qui sont pris dans le processus d'accumulation du capital. C'est ce terme qui désigne fondamentalement l'aliénation chez Marx<sup>94</sup> : travailler pour autrui est fondamentalement source d'aliénation et dans les termes de la reconnaissance, cela apparaît comme du mépris car il brise la possibilité d'aboutir à l'autoreconnaissance, qui prédispose à reconnaître les autres. Au-delà du mépris, il y a une forme d'injustice qui est inscrite dans cette relation capitalisme :

---

<sup>94</sup> FISCHBACH Franck, « Introduction » dans MARX Karl, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844, Op. Cit.*, p.15.

*« Marx comme Weber placent cette forme d'organisation du travail au centre de leur définition du capitalisme. Nous envisagerons le salariat indépendamment des formes juridiques contractuelles qu'il peut revêtir : ce qui importe est qu'une partie de la population, qui ne détient pas ou peu de capital au profit de laquelle le système n'est pas naturellement orienté, tire des revenus de la vente de son travail (et non de la vente des produits de son travail), qu'elle ne dispose pas des moyens de production et qu'elle dépend donc des décisions de ceux qui les détiennent pour travailler (car, en vertu du droit de propriété, ces derniers peuvent leur refuser l'usage de ces moyens), et enfin qu'elle abandonne, dans le cadre de la relation salariale et en échange de sa rémunération, tout droit de propriété sur le résultat de son effort dont il est dit qu'il revient en totalité aux détenteurs du capital.<sup>95</sup> »*

Sur le plan du collectif, le travail salarié est la forme du travail dans la société capitaliste. En transformant le rapport à la nature des êtres humains pris individuellement, il les regroupe autour du profit. La vie sociale devient ainsi une vie au service du capital. Il ne s'agit plus de société fondée sous la dépendance mais plutôt d'une société constituée autour de la nécessité d'accroître le capital. Dans cette optique, les individus ne sont pas à même de percevoir de façon réciproque leurs interactions car ils ne sont plus vraiment des partenaires d'action. Le désir du capital certes peut conduire les êtres humains à une forme de reconnaissance réciproque mais n'étant pas un besoin concret ; il ne révèle aucune qualité spécifique des individus ; la reconnaissance transite par la qualité d'un travail satisfaisant au besoin d'autrui. Ainsi, le travail salarié constitue une société de consommateurs les fondements. Il sape les fondements de la communauté qui n'est plus qu'une agrégation d'individus. Le travailleur moderne est un consommateur autrement comme possesseur d'un capital, c'est en cela que réside sa qualité première. Cela constitue une perversion morale qui porte atteinte à la possibilité offerte aux individus de réaliser la confiance en soi offerte dans l'appréciation de leur travail ; et celle de se constituer comme individualité. Cela va sans doute influencer négativement au procès de la culture qui représente les formes collectives de la vie d'un peuple car les activités collectives et durables sont abrogées au profit des activités d'accumulation du capital. Tout est inséré dans le circuit de la consommation immédiate.

---

<sup>95</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.39.

Sur le plan de l'organisation du travail ou de la coopération de façon, le capitalisme fait prédominer une forme de travail parcellisée pour faciliter le contrôle de la production. La division technique du travail signifie sa *décomposition*, , *sa quantification*, *sa simplification et sa standardisation*. Les emplois dans le capitalisme sont désormais réductifs à des tâches élémentaires qui répondent à la nécessité de contrôle. Le capitalisme introduit de plus un facteur de destruction latente des métiers ; cela s'intensifie avec l'apport de la mécanisation car « *Au fur et à mesure que les métiers se simplifient et se rationalisent, ils se détruisent.*<sup>96</sup> » La coopération devient fonctionnelle car elle est régie par des objectifs extérieurs à la volonté des travailleurs et des travailleuses. On peut remarquer que les métiers dans le capitalisme sont sujets des besoins de production ; la chance d'exercer un métier qui corresponde à ses motivations n'existe presque plus. Et comme le fait remarquer Durkheim, « *Nous avons cependant des goûts et des aptitudes qui limitent notre choix [d'un emploi]. S'il n'en est pas tenu compte, s'ils sont sans cesse froissés par nos préoccupations quotidiennes, nous souffrons et nous cherchons un moyen de mettre un terme à nos souffrances*<sup>97</sup> ». Le capitalisme inflige continuellement de la souffrance aux individus. Le taylorisme et le fordisme en tant que théories de l'organisation du travail ont accompagné le développement du capitalisme. Elle fonctionne sur une coopération fonctionnelle.

En résumé, le travail salarié se présente comme une subversion des modes de vie et des rapports sociaux. Elle oriente les êtres humains vers la recherche du capital par la vente de leur force de travail. Ainsi, « *L'activité productive était coupée de son sens, de ses motivations et de son objet pour devenir un simple moyen de gagner sa vie.*<sup>98</sup> » La satisfaction d'œuvrer en commun était supprimée au profit des eues satisfactions que l'argent peut acheter et cela porte atteinte à la communauté qui n'est plus qu'un agrégat d'individus. Comme le fait remarquer Axel Honneth, « *le travail parcellisé et mécanisé ainsi que l'échange marchand exigent une forme de perception qui fait apparaître les autres humains comme des choses, des êtres dépourvus de sentiments*<sup>99</sup> ». Le capitalisme fait prédominer une forme d'agir qui astreint à l'indifférence envers la valeur d'autres humains ; on est conçu comme des êtres identifiés suivants leurs propres intérêts ; aucune affection mutuelle ne s'instaure. Cela est une atteinte à la confiance en soi, car il n'y a pas d'identité au sens réel du terme qui puisse être confirmée.

---

<sup>96</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit, p.24., p.300

<sup>97</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.368.

<sup>98</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit, p.24., p.44.

<sup>99</sup> HONNETH Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, Op. Cit., p.120.

En l'absence de motivation interne, authentiques, les hommes et les femmes sont mus par des buts extérieurs et sont incapables d'exprimer les siens propres pour parvenir à une forme de reconnaissance réciproque des motivations. Les êtres engagés n'ont pas une meilleure relation à eux-mêmes parce qu'ils s'engagent pour des motivations ou besoins qui ne sont pas les siens à proprement parler. Ils éprouvent les activités de travail comme des événements étrangers à leurs besoins intrinsèques. Elle peut fonder une culture consumériste, sans histoire parce qu'elle ne s'inscrit pas dans la durabilité. Au regard de tout ce qui précède, on peut dire que le travail dans la société capitaliste maintient l'homme au stade de la nécessité. Elle ne lui permet pas de se définir comme tel de façon spéciale par l'expression de ses qualités et de prendre part à une communauté de besoins. Les catégories professionnelles ne sont pas des formes authentiques d'identité ; ce sont des définitions fonctionnelles des êtres humains en lien avec les besoins des activités capitalistes. Donc, on peut dire que dans les formes capitalistes du travail, il y a une forme de mépris envers les hommes et les femmes ; cela tient en la création de conditions de déshumanisation, de maintien dans la nécessité. Cette disposition sociale engendre des classes, en fonction du rôle occupé dans la production et cela aura un impact sur le sentiment de dignité et le respect auquel peut prétendre les hommes et les femmes.

## **2. Le travail comme forme de servitude volontaire**

Dans la reconnaissance juridique, les sujets sont reconnus comme porteurs de droit parce qu'ils partagent la même condition avec les autres et parce qu'ils sont réunis autour des groupes d'intérêts qui constituent la société à ses débuts. Les individus appartiennent à une collectivité, à l'intérieure de laquelle ils sont dépendants les uns des autres. En vertu de cette dépendance réciproque, ils parvenaient à s'autolimiter, d'où ils élaborent des règles qui constituent une forme de reconnaissance juridique. Le capitalisme, en s'attaquant aux fondements de la communauté humaine, crée une forme de dépendance de la société des travailleurs envers le détenteur du capital.

En effet, le capitalisme instaure une relation de dépendance entre la société, l'ensemble des forces laborieuses dont dépend la production et le capital. Cependant, le capital introduit une relation inégale car le travailleur engage sa vie (et de fait est plus précaire) et le capitaliste n'engage que la monnaie. C'est plus d'une conviction que « *La relation d'échange entre le*

*patron et le salarié est inégale : non seulement en raison du capital, mais aussi parce que ce que fournit effectivement le travailleur pour produire un travail de qualité passe par une implication totale, psychique, affective et corporelle tandis que l'employeur n'engage, lui, que de l'argent.*<sup>100</sup> » Conscient de la dépendance du travailleur à son égard, le capitalisme institutionnalise cette inégalité plutôt que chercher la libération du travailleur. Cela prend forme dans le contrat de travail qui prescrit les termes de la subordination du salarié.e.s.

Le travail capitalisme introduit une relation de subordination entre le salarié et capitaliste qui conduit à une forme d'esclavage chez les hommes et les femmes qui y sont engagés. Le salarié est théoriquement libre de refuser de travailler aux conditions proposées par le capitaliste. Mais du fait de la relation inégale, au sens où le travailleur ne peut survivre très longtemps sans travailler, il implique une part de soumission volontaire. Le salarié est mobilisée par les impératifs de la production. En tant que déterminé par des besoins dont il n'est pas la cause, le sujet dans l'organisation capitaliste n'agit pas par libre expression de sa volonté. Il a sentiment d'être mû par la volonté de la direction de son organisation qui dispose de lui à sa guise et à ses fins. Renoncer à sa volonté pour celle d'une autre personne, cela est le signe de la servitude comme on pouvait le constater dans la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel. . Cette forme de domination se fonde sur le contrat de travail qui fondamentalement implique une subordination du travailleur à son patron. Ils bénéficient exclusivement de devoirs que l'on peut appeler des prescriptions. Le salarié ainsi ne possède aucun respect de soi à cause des fondements injustes de l'organisation capitaliste. Cela conduit à la haine de soi qui résulte de cette incapacité à faire valoir sa volonté. Cette autonomie de pouvoir disposer de son être et de sa volonté vers des buts communs n'existe pas. Comme le souligne Emmanuel Renault :

*« Un premier facteur spécifique de souffrance tient au type de domination inscrite dans la relation de travail capitaliste. La relation de subordination contenue dans le rapport salarial exige non seulement que le travailleur exécute des activités prescrites et renonce au produit de son travail, mais aussi qu'il accepte de soumettre son activité à la logique de la valorisation. Dans cette subordination, c'est le corps tout entier qui se trouve mobilisé dans l'expérience d'une contrainte qui pèse tout d'abord sur la quasi-totalité de l'existence diurne. Le capitalisme créait ainsi une souffrance*

---

<sup>100</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation, Op. Cit.*, p.200.

*par incorporation de la contrainte qui ne se trouvait ni dans le travail paysan ni dans le travail artisan.<sup>101</sup> »*

Il faut remarquer que la hiérarchie a toujours caractérisée le capitalisme jusqu'à une période récente ; ce que David Graeber qualifié a qualifié de féodalité managériale qui se traduit par une cascades de départements et de services<sup>102</sup>. La hiérarchie qui caractérise l'organisation managériale témoigne du fait que les salariés sont réduits à des exécutants. Elle assure le contrôle des moyens de production et l'exécution des tâches.

Il est possible d'envisager une forme de conscience collective qui puisse aboutir à une revendication de droits de la part des salarié.e.s. Cependant, il faut noter qu'il y a des contraintes institutionnelles qui fragilisent ces formes de revendication. Dans l'organisation capitaliste du travail les travailleurs constituent un collectif fonctionnel. Il n'y a pas un sentiment affectif qui lie les travailleurs autre que l'intérêt ; cela peut certes être facteur de revendication de droits. Mais la nécessité du contrôle conduit à une fragilisation des possibles modalités de revendications. Le principe de l'évaluation du travail conduit les salariés à une forme de soumission car les salariés ayant à s'évaluer les uns les autres peuvent difficilement faire front commun contre la direction centrale. Il exerce une forme de peur qui conduit les sujets à la soumission volontaire.

Sur le plan de l'organisation du travail, il y a une absence des cadres de délibération collective. Il n'y a aucun partage du pouvoir de décision, ni une élaboration commune des politique de production. Cela a longtemps constitué le monde du travail. Cela conduit à des situations où les travailleurs ne peuvent avoir une forme de respect d'eux-mêmes, eu égard aux conditions d'organisation de la production. Un bon nombre d'emplois se caractérisent par la confrontation à des contraintes organisationnelles qui rendent pratiquement impossibles l'usage de l'intelligence et ferment tout espace à la créativité, l'invention et l'ingéniosité. L'apprentissage des métiers ne conduit plus à une forme d'autonomie du jeune travailleurs mais à une prolétarianisation des jeunes couches. Comme le soutenait David Graeber, « *sur le plan humain, la première conséquence de cette évolution a été d'enfermer des millions de jeunes gens dans un état d'adolescence sociale éternelle.*<sup>103</sup> » Cela contribuera sans doute à fermer

---

<sup>101</sup> RENAULT Emmanuel, *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Paris, La Découverte, Coll. »Armillaire », 2008, p.132.

<sup>102</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs, Op. Cit.*, p.254.

<sup>103</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs, Op. Cit.*, p.315.

l'accès à l'espace public à de nombreuses personnes car œuvrer pour le commun, c'est être dépendant de la nécessité de travailler mais c'est surtout avoir un minimum de respect de soi (sentiment d'appartenance) qui permet prendre part au débat public.

En définitive, sous le régime capitaliste, les salariés ne peuvent prétendre à aucun droit parce qu'il n'y a aucune relation symétrique avec le capitaliste : celui-ci possède le capital qui lui permet d'acheter leur force de travail. Il n'y a point de droit sans réciprocité ou contrepartie. L'égalité et l'autonomie demeurent ici un chimère puisque le salarié est subordonné au propriétaire qui lui dicte les conditions de travail pour une production profitable. Le capitalisme conduit ainsi les êtres humains dans le travail à une situation éternelle de dépendance. Cette inégalité est rendue possible par la hiérarchie dont le rôle est de contrôler la production. Elle introduit un principe d'évaluation qui fragilise les ressources collectives de revendication l'organisation du travail exclut tout cadre de délibération. Cette situation conduit l'individu à un sentiment de haine envers soi, qui résulte de son incapacité à se déterminer dans son activité et à faire valoir sa volonté ; sa volonté est celle qui dérive de la volonté des patrons de s'imposer au marché. Ce processus de déréalisation humaine va, sans doute, affecter la capacité des individus à prétendre à une forme d'estime et la reproduction de la collectivité qui se fonde sur la solidarité.

### **3. La perte de l'estime sociale et la ruine de la solidarité**

L'estime sociale naît dans une collectivité dotée de finalités supérieures où les individus peuvent déployer leur génie. Elles fondent la solidarité qui soutient la communauté au-delà des luttes qui peuvent l'émailler. Cela coïncide à la sphère des activités non-marchandes, c'est-à-dire, des travaux autonomes et gratuits. Ils répondent à un désir de transcendance et de dépassement de soi perpétuel inhérent à la conservation de toute communauté. Dans le capitalisme, le désir de transcendance à un désir infini de richesse.

Dans cette optique, la société capitaliste se donne comme un monde de la concurrence à cause de l'intérêt qui prédomine comme valeur. Le monde des intérêts est celui de l'égoïsme et des intérêts particuliers et en cela il peut s'opposer à tout ce qui est construction collective. Cette situation engendre la marchandisation universelle ; tout ce qui est susceptible d'être

profitable sera intégré dans le circuit de la marchandise. La ruine des formes durables de la civilisation est l'effet engendré par le marché universel. La culture perd son autonomie et les valeurs humaines sont passés au rebut pour l'intérêt. Tout cela va nécessairement porter un coup aux formes de solidarités qui peuvent exister au sein des collectivités. La solidarité ne peut se fonder sur les intérêts humains mais elle les dépasse, elle est un inconditionnel. Au contraire, il peut être source de déchirements au sein d'une communauté. Comme le soutient André Gorz, « *Or le propre de la mesure quantitative c'est qu'elle n'admet aucun principe d'autolimitation (...). La rationalité économique n'a donc jamais, dans son principe, été au service d'aucun but déterminé.*<sup>104</sup> » Le travail dans le capitalisme, en tant qu'il place l'intérêt au-devant tout, conduit à une société sans idéal et sans civilisation. Tout ce qui est porteur de sens est introduit dans le circuit de la marchandise et perd ainsi son sens. La richesse, relevant de la valeur marchande, s'oppose fondamentalement à la valeur sociale d'un travail qui est source de sociabilité. Cela conduit à une négation du sens de certaines activités.

Sur le plan individuel, on peut noter que le capitalisme engendre la société de travail où les êtres humains consacrent la majeure partie de leur temps de travail aux activités productives. La marchandisation de la force de travail humaine (avec la vie qui y est rattachée) conduit à sanctionner les efforts des individus sur le marché par le salaire. Contre le don de sa vie au capital, les travailleurs et les travailleuses reçoivent, en retour, de l'argent comme (la possibilité de s'offrir des biens et services) comme forme d'estime. Or, tout homme a ce désir de dépassement de soi, de don de soi qui se traduit par l'utilité envers autrui. Comme en témoigne Dejours, « *Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce qui mobilise l'intelligence n'est pas seulement la rétribution matérielle, le salaire, c'est une rétribution symbolique, ou encore « morale ». Et cette rétribution prend une forme extrêmement précise : c'est la reconnaissance.*<sup>105</sup> » L'évaluation des fonctions assignées à un individu dans le cadre de la division du travail propose aux salariés le plus méritants des formes de gratifications en monnaie. Le capitalisme conduit les individus engagés en son sein à aucune visibilité des hommes ; ils sont privés de l'estime de soi qui naît de la contribution pour l'atteinte des valeurs communes. Au-delà de mépris, le principe de l'évaluation introduit une forme de concurrence au sein de la société.

---

<sup>104</sup> GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Op. Cit., p.185.

<sup>105</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation*, Op. Cit., p.36.

L'organisation du travail ici se présente comme un milieu de concurrence. Tout engagement doit répondre à une forme de rémunération conséquente. Elle peut aboutir en cas d'échec à une mise à terme de vie sur le plan subjectif et à une désagrégation de totale de la société atomisée. L'espace public se présente comme un lieu de course au profit ; l'idéal commun n'existant pas à proprement parler. La crise de la démocratie représentative à notre époque peut être rattachée à ce fait : il n'y a pas de communauté à proprement parler, ni de fins communes partagées.

En somme, on peut retenir que le travail à ce niveau est source de mépris car sur le plan collectif, il est exclusivement orienté vers le profit et ne favorise pas les activités autonomes qui concourent à la transcendance de la civilisation. De cette façon, il ne peut être identifié à aucune valeur car le profit est une réalité imaginaire basée sur des calculs comptables. Aussi, la marchandisation universelle qu'elle exacerbe transforme l'estime sociale en salai, car le capitalisme ne peut engendrer de valeurs communes. Cela conduit la société à une forme de concurrence qui fragilise durablement la sociétés atomisée. Notre époque est une époque économique : *« Seule la civilisation du XIX<sup>e</sup> siècle fut économique dans un sens différent et distinct, car elle choisit de se fonder sur un mobile, celui du gain, dont la validité n'est que rarement reconnue dans l'histoire des sociétés humaines, et ce que l'on n'avait certainement jamais élevé au rang de justification de l'action et du comportement dans la vie quotidienne. »*<sup>106</sup> L'économisme ruine les valeurs humaines. Le capitalisme traduit du mépris et de l'injustice dans les formes de travail de travail qu'il impose. De ce fait, il n'a pas été exempt de critique. Les revendications dans le monde du travail ont été déplacées autour du thème de la reconnaissance avec l'avènement du néomanagement vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Tout cela a conduit le capitaliste à des réaménagements réguliers avec l'impression de satisfaire aux différentes demandes. Les pièges de reconnaissance interpellent sur les nouvelles pratiques qui peuvent encourager une relation à soi valorisante et de sorte à dissimuler les sources de domination et de mépris. Elles représentent également les ambiguïtés dans l'usage du concept. Dans *La lutte pour la reconnaissance*, Axel Honneth affirme sans ambages que la reconnaissance peut fonctionner comme une idéologie : *« la reconnaissance peut fonctionner comme une idéologie ; par exemple dans le domaine du travail en encourageant à une relation*

---

<sup>106</sup> POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Op. Cit., p.54.

à soi valorisante chez les destinataires d'énoncés valorisant, les conditions sont réunies pour inciter les sujets sociaux à endosser de leur plein gré des tâches nouvelles ou à opter pour des pratiques qu'ils n'eussent jamais effectuées sous ces invitations.<sup>107</sup> » Nous voulons mettre au jour ce qui dans les réaménagements du capitalisme peut traduire des formes d'idéologies de la reconnaissance.

#### **4. Les formes idéologiques de reconnaissance dans le management capitaliste**

Le travail est le lieu de la vulnérabilité constitutive de l'être humain ; il peut en ressortir grand ou diminuer par la misère, l'instrumentalisation de sa volonté et la perte de son estime. Le phénomène de la précarisation des personnes a toujours accompagné le capitalisme et il s'est accentué après la deuxième guerre mondiale avec l'introduction des méthodes de management post-tayloristes encore appelé le néomanagement. Le néomanagement est une forme de récupération de la critique qui a accompagné le capitalisme et qui peut se résumer ainsi, en référence à Luc Boltanski et Ève Chiapello dans *Le nouvel esprit du capitalisme* :

« a) le capitalisme est source de désenchantement et d'inauthenticité des objets, des personnes, des sentiments et, plus généralement, du genre de vie qui lui est associé ; b) le capitalisme est source d'oppression, en tant qu'il s'oppose à la liberté, à l'autonomie et à la créativité des êtres humains soumis, sous son empire, d'une part à la domination du marché comme force impersonnelle qui fixe les prix, (...), d'autre part aux formes de subordination de la condition salariale (...); c) le capitalisme est source de misère chez les travailleurs et d'inégalités d'une ampleur inconnue dans le passé ; d) le capitalisme, source d'opportunisme et d'égoïsme qui, en favorisant les seuls intérêts particuliers, se révèle destructeur des liens sociaux et des solidarités communautaires, particulièrement des solidarités minimales entre riches et pauvres.<sup>108</sup> »

Ce chef-d'accusation peut prendre place dans la théorie de la reconnaissance : la misère et l'inauthenticité sont un déni de la reconnaissance affective ; l'oppression est un déni du droit et l'égoïsme comme un refus de la solidarité. Le capitalisme a procédé à des réaménagements

---

<sup>107</sup> HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Op. Cit., p.28.

<sup>108</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., pp.86-87.

managériaux de sorte à favoriser chez les travailleurs une meilleure réalisation de soi, un sentiment de respect et d'autonomie et de mieux prendre part activement à la vie de l'entreprise. Dans chacune des catégories de la reconnaissance ci-dessus mentionnées, il y a des formes qui sont de plus en plus mis en œuvre dans le management capitalistes pour légitimer le système.

Du point de vue de la reconnaissance affective, il y a une valorisation de soi et de l'épanouissement personnel à travers un appel à la créativité et à l'initiative par les projets d'entreprises et des dispositions pour pallier la monotonie (l'intraprenariat et la gamification du travail<sup>109</sup>); dans la reconnaissance juridique, il y a une promotion de l'autonomie et de la flexibilité au travail pour permettre aux hommes et aux femmes de pouvoir organiser le travail comme bon leur semble (horaires variables, télétravail,...) Du point de vue de l'estime sociale, il y a de plus en plus la possibilité offerte aux salariés de prendre part à la vie de l'entreprise et à la vie sociale à travers des actions de volontariat où ils sont rémunérés (l'ensemble peut être regroupé sous le vocable de responsabilité sociale de l'entreprise). A cela s'ajoute de nouvelles pratiques managériales telles que le télétravail, la gamification du travail, le statut de salarié-entrepreneur (intraprenariat), la promotion du bonheur au travail pour transformer le lieu de travail en espace de vie sociale pour les employés. Tout cela a pour but d'occulter les formes de mépris et de domination qui sont contenues dans la nature même du système et cela demeure encore à plusieurs niveaux.

Du point de vue de l'authenticité, l'identité personnelle demeure un problème non satisfait, car elle n'est rattachée à aucun métier ou aucune fonction sociale ; il y a une destruction de métier liée aux changements incessants dans le management par projet car il introduit des activités variées de projets en projets. La compétence , n'est plus un critère de recrutement, mais ce qui est recherché c'est la personnalité polyvalente, capable de s'adapter ; le recours au coaching qui accompagne le néomanagement traduit l'étrangeté affective ou cette inauthenticité qui persiste dans la relation à soi. On peut qu'il s'agît plutôt d'une volonté de modeler la subjectivité<sup>110</sup>. Comme le défend Emmanuel Renault « (...) *le développement de la flexibilité interne et externe tend à détruire les conditions d'une identification durable à son travail et,*

---

<sup>109</sup> L'intraprenariat consiste au développement d'un projet à caractère novateur, porté par un salarié au sein d'une entreprise, en accord et avec tout le soutien de sa direction ; la gamification du travail consiste à repenser le travail comme un jeu pour booster la monotonie et les liens de collaboration.

<sup>110</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Op. Cit., p.22.

*par là même, sape les conditions d'une valorisation par l'identité de métier.*<sup>111</sup> ». Il y a encore des formes latentes d'atteinte à la confiance en soi et des formes d'exploitation.

Le capitalisme prétend céder la liberté en offrant plus d'autonomie et l'égalité entre les travailleurs. En revanche, il y a un renforcement des formes de contrôles et de contraintes qui se traduisent par des objectifs à atteindre fixés par la hiérarchie, et préalablement marqués sur la fiche de poste. Le principe d'autonomie fonctionne comme une intériorisation de la contrainte. Il y a aussi des dispositifs extérieurs de contraintes que sont les outils informatiques et les acteurs extérieurs (clientèle, actionnaires,...) qui continuent de faire peser la soumission. Cette liberté fictive s'accompagne d'un déplacement du poids de l'organisation qui repose désormais sur les salarié.e.s. Sur la question de l'égalité, on peut noter que l'avènement du capitalisme a de plus en plus abrogé les formes d'organisations où l'accès aux métiers dépendait de l'hérédité et il y a aussi une tendance à assouplir la bureaucratie d'entreprise qui repose sur la domination. Cependant, l'évolution vers le modèle d'entreprise en réseau<sup>112</sup> va changer les termes de l'inégalités. On assiste à une sorte de bipolarisation de la société : « *ceux qui ont un véritable emploi et ceux qui sont renvoyés au travail marchandise et à l'assistance.*<sup>113</sup> » Le développement de la main d'œuvre intérimaire explique la précarité reproduite par le capitalisme dans son réaménagement. Ce même marché de l'emploi sème le chômage et la peur pour exploiter les personnes avec leur consentement. Cela se résume mieux en ces termes : « *La subordination est seulement dissimulée formellement par un passage du "droit du travail" au "droit commercial".* »<sup>114</sup> Il y a une délivrance d'une forme antérieure d'oppression mais il n'y a pas d'émancipation à proprement parler.

Au point de vue de la solidarité, on peut remarquer une tendance plus grande des organisations à s'engager contre la misère sociale. La responsabilité sociale des entreprise prétend résoudre le problème de l'égoïsme en mobilisant les salarié.e.s sur des chantiers de solidarité de sorte à susciter en eux le sentiment d'être utiles. D'autre part, elle consiste à faire des œuvres sociales. Même si cet aspect de l'organisation de travail peut être source de bien-être directement pour les salariés et pour la société, on peut dire qu'elle participe à une

---

<sup>111</sup> RENAULT Emmanuel, *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Op. Cit., p.340.

<sup>112</sup> L'entreprise en réseau est un mode d'organisation flexible et inventive développée aux carrefours des années 1990. Elle se traduit par une concentration des services essentiels au sein de l'entreprise et à externaliser une grande masse de service de sorte que l'entreprise puisse surfer sur les vagues du marché. Voir BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.126.

<sup>113</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.338.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p.573.

campagne de marketing des entreprises. Pour s'en convaincre, on peut se référer à cette célèbre citation du l'économiste libéral Milton Friedman : « *The social responsibility of business is to increase its profits.* <sup>115</sup> » C'est une action dont l'utilité, au fond, est celle de l'entreprise et où les salariés sont pris comme des moyens pour y parvenir. Au-delà de ce propagandisme, Danièle Linhart nous fait remarquer que cela traduit un aveu d'impuissance pour le capitalisme : « *Mais n'est-ce pas là, indirectement, un terrible aveu de renoncement, une manière de reconnaître que ce n'est pas dans le cadre de leur activité professionnelle, ni au sein de l'entreprise, que les salariés peuvent trouver la possibilité de satisfaire leur besoin d'altruisme et de contribution à la société ?*<sup>116</sup> »

En définitive, on peut remarquer que le néomanagement se fonde continuellement sur la vulnérabilité humaine. C'est de façon éclairée que Christophe Dejours que « (...) *la quête de la reconnaissance est la faiblesse à partir de laquelle nombres d'êtres humains peuvent se faire amener à participer au pire, pour ne pas perdre cette reconnaissance et pour ne pas se retrouver seuls quand tous les autres contentent à collaborer.* <sup>117</sup> » On peut dire que l'idéologie managériale poursuit le même objectif de domination au travers ses discours multiples ; elle valorise les salariés par le discours, sans pour autant valoriser les conditions matérielles qui vont avec. C'est un management qui au-delà de la force humaine cherche les propriétés les plus humaines des individus pour les obliger à adhérer à son dispositif ; c'est ce que Danièle Linhart a qualifié d'*anthropreneuriat*<sup>118</sup>. Il n'y a point d'authenticité car le travailleur ne peut fonder durablement son identité. D'une autonomie apparente, il conduit à une contrainte institutionnelle plus lourde à porter par le salarié.e. Du point de l'estime sociale, il y a de plus en plus une tendance des entreprises à conduire des activités sociales avec les salariés pour des campagnes de marketing. Il s'agit d'un déplacement du contrôle : « *ce qui consiste à déplacer la contrainte de l'extériorité des dispositifs organisationnels vers l'intériorité des personnes-, et que les forces de contrôle qu'elles exercent soient cohérentes avec un projet général de*

---

<sup>115</sup> Peut se traduire ainsi : « *La responsabilité sociale des entreprises est d'accroître leur bénéfice* ». Il s'agit d'un article publié au The New York Times Magazine, 13.09. 1970 sous le titre original: « *The Social Responsibility of Business Is to Increase Its Profits* ».

<sup>116</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Op. Cit., p.31.

<sup>117</sup> DEJOURS Christophe, *Travail vivant, 2 : Travail et émancipation*, Op. Cit., p.216.

<sup>118</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Op. Cit.,p.15.

*l'entreprise*.<sup>119</sup> » Le management fait usage ici de l'affectivité des travailleurs dans une vision qui n'est nullement la leur, cela explique entre autres l'actualité du thème de la confiance dans le management : il traduit un quête du son de soi<sup>120</sup>. C'est un sentiment qui est suscité non pas pour améliorer la qualité de vie ou la coopération, mais l'engagement. Les effets de la précarité des individus et des relations sociales et la souffrance au travail témoignent du fait que le capitalisme n'a cédé sur aucun pas aux reproches qui lui sont faites dès son apparition, mais qu'il les a accentués. **La critique de Nancy Fraser sur la théorie de la reconnaissance.**

Au terme de cette partie, on peut retenir que le travail dans la société capitaliste est une forme de déréalisation de la société humaine ; et pour ce fait, il est source de mépris envers la société en détruisant les conditions d'autoréalisation des individu.e.s et source d'injustice envers les hommes et les femmes. Dans la reconnaissance affective, la privation des moyens de production qui caractérise le rapport primaire à la nature conduit à une forme de désobjectivation chez les êtres humains du fait qu'ils sont dépossédés des moyens qui de leur expression réelle. Aussi, le travail salarié, conséquence de la privation des moyens de production pour soi, ne permet pas aux individus de prendre part à une division du travail fondée sur les besoins des uns et des autres. Ils sont tous au service de la grande machinerie capitaliste et ne peuvent se reconnaître mutuellement en leurs qualités qui du reste n'existent pas puisqu'ils sont tous consommateurs par la vente sur le marché de leur force de travail. L'organisation du travail se parcellise de sorte à standardiser les individus autour de tâches élémentaires. La société devient une masse atomisée d'individu ; les individu.e.s ne peuvent accéder à la confiance en soi qui est la source leur identité à cause de la prééminence de l'agir instrumental. Le procès de la culture est en bute avec la fugacité de la production capitaliste. Sur le plan de reconnaissance juridique, le salarié.e est fondamentalement subordonné à son employeur à cause de la possession du capital et il réalise sa volonté qui se traduit dans la produit. À côté de ce fait, il y a le phénomène de la hiérarchie contribue à asseoir cette domination de l'être humain sous le régime du capital. C'est une forme de servitude qui peut conduire à la haine de soi, du fait de réaliser la volonté et l'organisation du travail se trouve fermée à toute concertation. Quant à la solidarité, le capitalisme instaure un monde de concurrence à cause de l'intérêt qui

---

<sup>119</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., 135.

<sup>120</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Op. Cit., p.11.

prédomine comme valeur. L'intérêt qui prédomine conduit à la marchandisation universelle qui ne laisse subsister aucune forme de relation durable. La société de travail empêche également le développement des activités autonomes ; la seule reconnaissance qu'elle délivre est le salaire. Dans chacune de ces formes de la reconnaissance, il naît des pièges dans le néomanagement qui tente de venir à bout de la critique du capitalisme. Il élabore des formes apparentes de reconnaissance car le salarié trouve un cadre où il peut développer ses compétences et ses qualités particulières, de ne pas sentir de contrainte et de sentir utile à la cité. Tout cela participe sans doute aux biens du système de la reconnaissance. Cependant, le fait qui saurait contredire toutes ces affirmations est le fait que les hommes et les femmes ressentent davantage de la souffrance au-delà de toutes ces avancées. « *Le monde du travail est traversé de multiples enjeux qui s'entremêlent inextricablement de façon ambivalente et contradictoire. La force idéologique consiste à ne retenir que certains aspects de ces réalités (en occultant délibérément d'autres) et à parvenir faire adhérer autrui à cette réélaboration du réel.*<sup>121</sup> » Le néomanagement en ce sens use des formes de faiblesses en l'homme pour asseoir la domination capitaliste.

La souffrance au travail résulte d'un déni de reconnaissance tandis que la misère des travailleurs et des travailleuses est un fait d'inégalité ; au-delà de résulter d'une injustice, elle traduit une forme de mépris envers les individus. Comme le souligne Stéphane Haber, « (...) *la souffrance, par opposition à la douleur qui résulte normalement de la tension propre au besoin, est-elle le signe d'une violence faite aux conditions de possibilités « présociales » d'une vie digne de ce nom.*<sup>122</sup> » Si la reconnaissance trouve une place dans ce système, ce n'est pas qu'il critique seulement l'exploitation mais parce que le capitalisme met en cause la capacité des individus à se réaliser et qu'il y a une exigence de respect que font valoir les individus. Cette tendance engendre des sentiments négatifs tels que la colère, la tristesse ou l'indignation qui peut conduire au suicide. Il lui dénie en somme la vie, qui est ce bien à lui offert. Il y a comme un sentiment de mort psychique dans toutes ces situations. Être utile au sens contemporain, c'est être bénévole, c'est être engagé dans une action caritative. Cela reflète exactement la structure morale diffusée dans le capitalisme. Cela relève d'un privilège qui n'est pas donné à tous.

---

<sup>121</sup> LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Op. Cit., p.61.

<sup>122</sup> HABER Stéphane, *L'homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Op. Cit., p.74.

Le capitalisme ne peut survivre sans corroder les collectivités humaines et les individus qu'elles regroupent. On peut remarquer que la précarité accompagne nécessairement le capitalisme comme une loi d'airain. Mais paradoxalement, le système parvient à coexister en son sein tout en continuant de se frayer des chemins de croissance. La transformation des sources de profits qui accompagne incessamment le capitalisme doit nous conduire à nous interroger sur les sentiers empruntés par le capital et si ces transformations ne remettent pas en cause les catégories employées. Ainsi, il est nécessaire pour nous de porter un regard sur ces transformations et éventuellement si elles rendent encore valable la théorie de la reconnaissance dans leur évaluation.

## IV

### DES REDÉFINITIONS DU TRAVAIL DANS LE NÉOCAPITALISME ET DES PERSPECTIVES DE LA RECONNAISSANCE COMME CONCEPT CRITIQUE

*« La marchandisation est le processus le plus simple par lequel le capitalisme peut reconnaître la validité d'une critique et la faire sienne en l'intégrant aux dispositifs qui lui sont propres : les hommes d'entreprise, entendant la demande exprimée par la critique, cherchent à créer des produits et des services qui la satisferont et qu'ils pourront vendre.<sup>123</sup> »*

---

<sup>123</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.592.

Le travail dans la société capitaliste nous est apparu comme un problème réel pour la reproduction de la société et l'autoréalisation des individus. Dans sa dynamique, le capitalisme conduit incessamment à l'abrasion des frontières entre les différentes sphères de la vie. L'état actuel de la société est celle d'une bipolarisation des individus, de nombreuses pathologies mentales chez les salariés et d'une fragilisation des liens sociaux. En revanche le capitalisme poursuit son processus, s'inventant de nouvelles sources de profits à l'intérieur de cette insatisfaction sociale. La mobilisation de la subjectivité, les inégalités au travail et la corrosion de la civilisation imposée par le capitalisme suscitent des interrogations sur les opérations actuelles de production générées par le capitalisme et la possibilité de concevoir l'émancipation des forces sociales à partir du travail. Comme le signalaient Marx et Engels, « *Le capitalisme ne peut survivre sans révolutionner perpétuellement les moyens de production.*<sup>124</sup> Cette idée ne peut inaperçue à notre temps avec les développements de la robotisation et de l'informatisation, l'internationalisation du marché et les nouveaux besoins sociaux nés de la fragilisation du tissu social. La question que l'on peut se poser est celle de la nature des opérations de production, leur impact sur la nature du travail et comment le concept de la reconnaissance peut contribuer à analyser ces processus. Le capitalisme impose également aujourd'hui de se demander si certains métiers méritent leur existence, et ce qu'elles peuvent être procurer aux êtres humains, notamment dans les termes de la reconnaissance.

Nous voulons dans cette partie étudier les nouvelles redéfinitions du travail introduites par les nouvelles opérations de production qui n'ont pas été pris en compte dans le cadre précédent de notre investigation. Ensuite, nous nous efforcerons de clarifier le problème de la division du travail dans le système de la reconnaissance, question qui a traversé nos développements jusque-là sans que nous ne puissions pour en donner un contenu réponse explicite dans les termes de la reconnaissance. Après avoir répondu à toutes ces questions, nous reviendrons à l'un des enjeux qui était fixé à notre investigation, à savoir les liens que l'on peut établir entre les formes de la reconnaissance dans l'activité travail et la critique marxienne du travail. Pour finir, à partir des transformations portées par le capitalisme sur la nature du travail, nous essayerons d'esquisser les perspectives que pourraient emprunter la reconnaissance, en tant que concept critique de l'organisation actuelle du travail, ce qui constituera une ouverture du débat sur notre travail de recherche.

---

<sup>124</sup> MARX Karl, ENGELS Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, p.12.

## 1. Redéfinitions du travail dans les nouvelles opérations de production : travail immatériel, travail invisible et “bullshit job”<sup>125</sup>

Le passage du non-capital au capital passe par une série d'opérations que l'on peut appeler opérations de production même lorsqu'elles concernent des biens immatériels dont la transformation est d'ordre purement symbolique ou qu'elles s'appliquent aux personnes<sup>126</sup>. Le discours politique s'oriente en permanence vers la réduction du taux de chômage et paradoxalement, les évolutions technologiques permettent d'enrayer la main d'œuvre humaine. « *Le thème du travail est hérissé de tabous* <sup>127</sup> », affirmait David Graeber. Ce problème se pose avec acuité à l'ère des nouvelles transformations du capitalisme. L'évolution du capital vers les nouvelles sources de profits a entraîné les travailleurs des formes d'emploi qui n'ont pas été considérés, du fait de leur complexité, dans nos descriptions précédentes. Par travail non-reconnaissant, nous désignons ici les formes de travail, qui sur le plan du rapport à soi, ne procurent pas de la confiance en soi aux acteurs qui le réalisent ; le travail invisible désigne les nouveaux emplois qui ne procurent aucune estime sociale ; “le bullshit job” est une catégorie de travail qui engage ces deux formes précédentes et qui, en plus, peut être nuisible pour la société et l'individu. Il s'agit de formes d'activités qui dissimulent si bien la souffrance des travailleurs et qu'il convient de mettre les structures coercitives au jour.

Le travailleur au XIX<sup>e</sup> siècle était celui qui est pris dans une chaîne industrielle, le laboureur, celui qui veillait aux processus dans une chaîne de production. Dans toutes formes de travail, il y avait une transformation qui s'en suivait dont le produit industriel. Il y a un rapport primordial au réel, qui même s'il n'est vécu réellement par les travailleurs et les travailleuses sous la forme possessive du produit de leur travail, contribue à la construction de l'identité de la personne. Mais l'évolution actuelle du capital dépasse les cadres traditionnelles de la production matérielle jusque-là connue. La dynamique du capitalisme a conduit à des types d'activités inédites dans la sphère du travail salarié. Par la catégorie de travail non-reconnaissant, nous voulons désigner ces formes de travail qui sont détachés de toute matière

---

<sup>125</sup> C'est un concept introduit par l'anthropologue David Graeber pour désigner une forme d'emploi rémunéré qui est si totalement inutile, superflue ou néfaste que même le salarié ne parvient pas à justifier son existence. Voir *Bullshit jobs, Op. Cit.*, première page.

<sup>126</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPPELO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme, Op. Cit.*, p.595.

<sup>127</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs, Op. Cit.*, p.10.

ouvrée ou de toute réalité sociale. On distingue le travail immatériel et le travail émotionnel<sup>128</sup>. Cette catégorie correspond, entre autres, à celle des grandes bureaucraties et des industries culturelles.

De façon général, c'est une forme de travail qui fait surtout recours aux capacités cognitives des personnes. Il s'agit d'une marchandisation des qualités psychiques des individus. Le travail immatériel est le résultat de la division accrue des tâches dans le capitalisme qui engendre de plus en plus des savoirs spécialisés ; il peut également être rapporté aux multiples réformes de marché dans le cadre de la mondialisation et de la financiarisation de l'économie ; ce qui engendre les grandes bureaucraties. Comme le définit Eva Illouz, « *Le "capitalisme cognitif" désigne aussi de nouveaux modes d'accumulation centrés sur le savoir et la technique, facilités par une organisation du travail plus souple, par des structures de travail qui tendent à devenir à horizontales, s'appuyant sur des systèmes d'intelligence collective et sur des objets plus virtuels que matériels.*<sup>129</sup> » Dans le travail immatériel, l'individu vend ses capacités cognitives plutôt que son corps et sa force de travail ; son être se trouve détaché du processus de la production. Or, la reconnaissance est une épreuve qui passe par la médiation du réel. Ainsi, à ce niveau que le travail est systématiquement privé de ressentir cette « *joie d'être cause* » qu'éprouve l'enfant dans sa croissance et qui lui procure la confiance en soi ou de ce que Nietzsche qualifiait de « *volonté de puissance* ». Le travail ;immatériel peut réduire l'être humain à un état de non-être. C'est précisément ce que soulignait David Graeber : « *un être humain privé de la faculté d'agir cesse d'exister sur le monde cesse d'exister* »<sup>130</sup>. Le travailleur ou la travailleuse immatériel est privé de la capacité de s'éprouver en tant que vivant et même de s'exprimer. Il peut ainsi produire une forme d'engourdissement de l'affectivité qui fait recours aux marchandises émotionnelles pour suppléer à ce défaut. Il se crée une demande de marchandises émotionnelles dont le capitalisme se chargera nécessairement de produire.

Le travail émotionnel ou travail affectif est une forme d'activité qui consiste pour une personne à simuler des émotions pour susciter un certain un sentiment chez des personnes un ou climat spécifique dans un milieu. L'exemple qui vient à point nommé est celui de l'hôtesse. Ces emplois répondent aux nécessités imposées par la société de consommation ; les limitations

---

<sup>128</sup> Le concept qui a été forgé par la sociologue américaine Arlie Russel Hochschild. Voir Graeber David, *Bullshit jobs*, Op. Cit., p.160.

<sup>129</sup> ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Préface d'Axel Honneth, Traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Paris, Premier Parallèle, 2019, p.32.

<sup>130</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs*, Op. Cit., p.134.

affectives imposées par le mode de production capitaliste vont engendrer des besoins d'épanouissement personnel : « À partir du début du XXe siècle, des industries qui ont aidé à la formation de la société de consommation, se sont mises en place. "Ces industries ont géré le moi, ont géré la personne en termes d'image » explique Eva Illouz, « ce sont les industries de la mode, du cinéma, de la télévision, des cosmétiques...<sup>131</sup> » Ces métiers de façonnement de la subjectivité par la médiations d'idéaux répandus par le l'idéologie capitaliste. Ces industries engagent des formes de travail dont on ne peut imaginer la charge pour les personnes qui l'exécutent. Ces personnes agissent sur leur intimité et ils vendent leurs capacités affectives. Ce qui relevait du rapport naturel de l'homme qui le conduisait à une forme d'autoreconnaissance se mue en marchandise. Ce que Eva Illouz appelle le capitalisme scopique appelle à une forme de production qui ruine la personnalité car il conduit à un déni de soi. L'individu.e cesse d'exister au profit d'émotions qu'il expose et qui n'ont rien à voir avec ses aspirations réelles. Nous n'avons plus affaire à des industries de production matérielle ; l'économie dépasse ses cadres traditionnelles dont la production matérielle.

La catégorie de travail invisible correspond aux activités de serviteurs, qui, dans le cadre de la solidarité, répondent d'un don de soi et procure gratuitement le soin aux membres de la communauté. Avec la dégradation des liens sociaux, engendrée par le travail capitaliste, ces activités ont été intégrées dans le circuit de la marchandise. Il s'agit d'un envahissement de la sphère du travail reproductif. L'individu à ce stade vend essentiellement le don de sa personne. Il constitue une marchandise qui contribue à procurer une forme de service à une autre personne. En son principe, le travail invisible est une forme d'expulsion d'une frange sociale des activités économiques. Il consiste une forme d'invisibilisation car il consiste à céder sa volonté pour celle d'une autre personne et il ne procure que de l'argent ; l'estime sociale se mesurant en termes de reconnaissance. On peut également ajouter les emplois qui supplée aux insuffisances de la production robotisée, imposées par les progrès technologiques ont posent la nécessité de certains types d'emplois qui consistent à se mettre au service d'une machine. Il peut conduire à une forme de dépossession de soi-même.

Le bullshit job est un concept introduit dans la littérature récente en sciences sociales par l'anthropologue David Graeber. Il associe à la fois le travail non-reconnait, le travail

---

<sup>131</sup> ILLOUZ Eva, « La liberté sexuelle a été récupérée par des forces économiques pour créer des marchés de masse », <https://www.franceculture.fr/emissions/invite-des-matins/lamour-une-histoire-sans-fin-eva-illouz-est-invitee-des-matins>. Page consultée le 05.03.2020 à 20h30.

invisible mais il a la spécificité de nuire à l'individu et à la société ; il s'agit d'un paradoxe réel du travail. Dans le "job à la con", le salarié s'échine à réaliser des tâches dont il sait consciemment que cela ne servira à rien parce que dans la réalité il ne change rien à la face du monde. Il se distingue du "job de merde" car pour la plupart du temps ils sont nécessaires à la société mais très mal payés. Le bullshit job regroupe l'ensemble des activités liées aux réformes de marché dans la dynamique du capitalisme (théorie de la régulation). Il ne répond ni à aucune nécessité économique, ni à aucun besoin social ; c'est le domaine des travailleurs sans travail. Selon David Graeber, David Graeber : « *toute réforme de marché- toute initiative gouvernementale conçue pour réduire les pesanteurs administratives et promouvoir les forces du marché- aura pour effet ultime d'accroître le nombre total de réglementations, le volume total de paperasse (...)*<sup>132</sup> ». Le secteur de la finance constitue ce grand secteur des jobs à la con. Ils sont exclusivement mis au service du capital si bien que leur absence ne contribue en rien au changement social. Ils consistent parfois à s'approprier du travail d'un autre d'où l'effet de nuisance ou de culpabilité chez les individu.e.s. Au-delà de susciter un échec de la reconnaissance envers soi et autrui, le "travail à la con" est essentiellement ruine de la collectivité et de l'individu. . « *Travailler sert ou devrait servir à quelque chose.* » Contrairement à cette conviction de David Graeber, beaucoup d'emplois dans l'espace contemporain ne servent à aucune utilité. La récente crise sanitaire (Covid 19) a prouvé de l'humanité ce fait. A cet effet, le concept de "keyworker" (travailleur clé) a été mobilisé dans les milieux intellectuel en opposition à la masse des bullshit jobs pour désigner la minorité des personnes qui apporte une quelconque utilité à l'humanité. « *Les jobs à la con engendrent souvent le désespoir, la dépression, la haine de soi. Ce sont des formes de violence spirituelles.*<sup>133</sup> » Ils étouffent la vie car ils ne nécessitent aucune énergie créatrice ; ils consistent à remplir des formalités à l'infini. Le bullshit job nous conduit à une parfaite négation des modèles de la reconnaissance à soi et aux autres. Il serait difficile de qualifier dans les termes de la reconnaissance un emploi qui est nuisible à la personne qui l'exerce et à la société.

En somme, le capitalisme engendre des opérations de production qui peuvent maintenir les hommes et les femmes dans un état d'adolescence sur le plan humain. Dans son déploiement, le capitalisme a récupéré les besoins humains pour les marchander. D'une part,

---

<sup>132</sup> GRAEBER David, *Bureaucratie, Op. Cit.*, pp.16-17.

<sup>133</sup> GRAEBER David, *Bullshit jobs, Op. Cit.*, p.196.

le perfectionnement de la production et la déréalisation de la subjectivité a conduit à des emplois purement cognitifs et du travail émotionnel qui font obstacle à la confiance en soi. D'autre part, il y a l'invention du travail invisible qui revient aux exclus de la sphère des activités économiques et qui exercent des activités de serviteurs sans pouvoir prétendre aucune forme d'estime. Enfin, nous avons constaté les formes d'emplois qui associent travail non-reconnaisant, travail invisible mais qui en plus sont nuisibles pour l'individu et la société ; ces emplois ont été décrits par David Graeber et ils sont apparus comme des emplois qui inversent les catégories de la reconnaissance. Parce que « *la classe dirigeante a compris qu'une population heureuse, productive et jouissant de temps libre est un danger.*<sup>134</sup> » Il ne s'agit d'emplois l'enjeu est la survie du capitalisme ; eu égard à la structure fondamentalement injuste du capitaliste, ils conduisent les individus à un sentiment de culpabilité. Il y a donc un enjeu politique dans ce grand débat. La société de travail éprouve vraisemblablement ses limites mais le capitalisme ne lâche pas l'aveu. De façon générale pur Mead comme pour Honneth, l'autoréalisation individuelle dépend de la réalisation d'un travail socialement utile, dans le cadre d'une division du travail<sup>135</sup>. L'enjeu politique nous conduisent sur la question de la division du travail dans le système de la reconnaissance.

## **2. La division du travail dans le système de la reconnaissance au travail**

La division du travail est un enjeu important dans toute société. Comme le notait Axel Honneth, « *La relation de reconnaissance mutuelle grâce à laquelle les sujets peuvent se savoir confirmés dans leurs qualités particulières, par-delà de communes exigences morales, doit pouvoir être dans un système transparent de division fonctionnelle du travail.*<sup>136</sup> » Elle engage le rôle de l'individu au sein de la société, et de ce fait, son identité, sa dignité et sa prétention à l'estime au sein de la société. Le concept de différenciation sociale<sup>137</sup>, élaboré en sociologie,

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>135</sup> Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, *Op. Cit.*, p.108

<sup>136</sup> *Ibid.*, p.108

<sup>137</sup> La différenciation sociale désigne le processus par lequel certaines fonctions sociales, qui, dans un premier temps, étaient plus ou moins accomplies par tous, deviennent le fait de groupes ou d'institutions particuliers. Voir Paul Dumouchel , « Émotions, échanges et différenciation sociale » dans PAUL T. Axel (dir.), *Ökonomie und Anthropologie*, *Op. Cit.*, p.39.

explique comment la division du travail peut contribuer à l'insertion réussie ou à la discrimination dans la société. Le rôle du travail dans cette optique est assez délicat car c'est lui qui permet à l'individu de se positionner dans un groupe social et de pouvoir exprimer ses particularités. Nous avons, au cours de nos développements précédents, émis de remarques sur l'organisation du travail dans le système de la reconnaissance. Nous voulons ici tenter de reprendre de façon cohérente, ce que pourrait être une forme idéale d'organisation du travail, en considérant les exigences de la théorie de la reconnaissance.

Tout d'abord, pour que leur subjectivité ne doit pas brimer au sein de la division du travail, les individus doivent pouvoir s'engager en fonction de leurs talents. La participation au travail collectif doit être organisée autour des qualités des individus. C'est le déploiement de ces qualités en vue de la satisfaction des besoins collectifs qui peut être confirmés par les autres, à travers la qualité du travail. Nous avons souligné à ce sujet que la division du travail intervient de façon spontanée. Cela suppose une capacité d'autoorganisation au sein des collectivités humaines. En revanche, tout travail collectif nécessite une forme de coopération et il convient que les efforts soient canalisés. La coordination s'avère nécessaire ; elle doit se fonder sur la connaissance car son rôle est d'organiser la production, comme le signale Christophe Dejours : « *Pour pouvoir reconnaître, il faut d'abord connaître.*<sup>138</sup> » Son autorité vient du bas, c'est-à-dire, de la reconnaissance par tous de l'habileté de l'individu. Il faut ajouter à cela une limitation de la spécialisation car à l'excès, elle peut conduire à la destruction des arts et des métiers. Cette conscience existait bien avant chez Durkheim : « *La division du travail ne saurait donc être poussée trop loin sans devenir une source de désintégration.*<sup>139</sup> »

Au niveau de la reconnaissance juridique, l'élaboration processus de production doit se tenir autour de cadres commun de délibération. La délibération collective dans l'organisation du travail traduit le respect des travailleurs et l'égalité ; personne ne s'estime au-dessus des autres pour décider de la façon de mener le travail, et tout le monde a un espace pour exprimer ses vœux. Elle prédispose l'individu à adhérer aux règles qui encadrent les métiers, ceux-ci étant élaborés par sa propre volonté. Le processus délibératif peut conduire à une limitation de la spécialisation et de l'innovation qui peuvent détruire particulièrement les compétences et rendre les individus dépendants. L'accès aux métiers doit également être ouvert aux plus jeunes,

---

<sup>138</sup> DEJOURS Christophe, « Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance », dans CAILLE Alain (dir.), *La quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Op. Cit., p. 68.

<sup>139</sup> DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Op. Cit., p.348.

qui auront ainsi la possibilité de posséder une connaissance professionnelle et d'être dépendant de leurs maîtres.

Sur le plan de la solidarité, on peut remarquer que le travail devient un choix volontaire. Le travail à ce niveau ne peut être régi que par soi, car il est autonome et libre de tout intérêt matériel. Il constitue un don de soi, et par ce fait, il doit pouvoir se déployer par les particularités propres de chacun. Le volontariat désigne le travail dépouillé de tout intérêt autre que le désir de se rendre utile. Par un leur engagement, les individus manifestent leurs particularités. A ce niveau il convient de remarquer qu'une régulation politique s'avère nécessaire ; son rôle est de "libérer le temps", c'est-à-dire, d'encadrer l'économie dans le social pour que les individus s'adonnent aux activités autonomes. Le politique, dans cette optique, n'est pas distinct du social. Dans le monde contemporain, le bénévolat constitue une source de refuge pour de nombreuses personnes en quête de travail sensé. Même s'il demeure institutionnalisé, cela témoigne d'un besoin d'authenticité dans la civilisation moderne. Le volontariat témoigne de l'adhésion individuelle à la solidarité qui fonde toute communauté. Il adhère à la communauté parce qu'il partage les mêmes désirs, il se sent reconnu à travers les autres.

En définitive, on peut retenir au terme de cette partie que la division du travail occupe une place importante dans la capacité des sujets à prétendre une quelconque forme de reconnaissance. Elle doit se construire sur les aspirations individuelles et communes, de sortes à favoriser une adhésion volontaire aux tâches nécessaires à la reproduction de la société. De plus, elle doit s'effectuer dans un cadre commun de délibération, où les personnes, hommes comme femmes, ont la possibilité d'exprimer leur aspirations et pour réaliser les tâches réparties de façon autonome, comme une prescription émanant d'elles-mêmes. Enfin, elle doit favoriser la coopération pour que l'expression des talents individuels confirme leur utilité au sein de la communauté, de sorte qu'ils puissent être bénéficiaires de l'estime que la collectivité rend aux hommes et femmes qui œuvrent à son émancipation. La division du travail révèle la constitution politique et sociale de l'économie. Elle révèle davantage son origine morale, qui ont été occultée avec l'édification de la science économique. Le travail est l'activité de survie et d'émancipation des hommes et des femmes. Ce projet a également traversé toutes les œuvres de Marx et certains de nos conclusions nous semblent être les siennes. Nous voulons ici tenter de démontrer que la pensée marxienne peut s'accommoder aux termes de la reconnaissance au travail, suivant notre description.

### **3. Marx, le travail et la reconnaissance**

Le projet marxien d'émancipation des travailleurs trouve écho dans notre travail. En effet, tout au long de sa philosophie, Marx s'est voué à une critique des conditions de production capitaliste. Cependant, la critique marxienne n'a pas trouvé bonne réception dans la conception d'Axel Honneth. Nous voulons ici esquisser les liens que la théorie marxienne pourraient avoir avec notre projet qui a consisté à une critique du travail capitaliste dans les termes de la reconnaissance (En cours d'écriture).

### **4. Les perspectives de la reconnaissance pour une critique du travail dans la société capitaliste**

Le capitalisme s'est illustré par sa capacité à intégrer la critique dans ses réaménagements. Le capitalisme de nos jours s'attaque au fondement de notre être pour perpétuer son processus d'accumulation et son système de domination. Comme le souligne Axel Honneth, « *De ce point de vue, ce n'est pas seulement notre force de travail que nous pouvons aujourd'hui mettre sur le marché : ce sont aussi nos sentiments, avec lesquels il devient possible de faire des affaires plus ou moins profitables.*<sup>140</sup> » Ce fut le cas de la reconnaissance même si les contradictions se font toujours ressentir dans les promesses données par le capitalisme. Le rejet du capitalisme, de nos jours et les nombreuses crises qu'il, montrent que notre monde que le travail et la vie qu'elle accompagne ne sont plus authentiques. Les nouvelles opérations de production du capital ont démontré que le capitalisme génère un monde faux, il crée des besoins artificiels et des standards d'individus à sa cause. Ainsi, il convient de se demander si les conditions de la société de consommation permettent aux sujets de parvenir à une quelconque reconnaissance et comment la reconcevoir dans ce contexte.

Sur le plan du rapport au réel, le capitalisme prive continuellement les individu.e.s de tout pouvoir de transformer la réalité. Il s'agit ainsi d'un cadre physique modelé par le

---

<sup>140</sup> HONNETH Axel, « Préface » dans ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Op. Cit., p. 9.

capitalisme à ses besoins. Les individus sont limités dans leur expression d'eux-mêmes. Cette compensation est offerte dans la consommation. La consommation est le moyen qui reste à la plupart des sociétés capitalistes comme moyen d'expression. Cependant, la consommation n'est pas orientée par les besoins humains authentiques car il y aurait des limites imposées au processus. Ainsi, les besoins des êtres humains sont des besoins inventés ; le défaut de subjectivité facilite cette activité qui est accompagné par l'industrie culturelle. Les besoins de la consommation sont toujours suscités chez les individu.es comme en témoignent les formes de travail qui vont avec. Ainsi, sur le plan de la subjectivité, il y a une disparition de notre relation au monde. Comme le dit l'auteur, « (...) *ce que la modernité a produit, c'est la rupture de l'homme avec le monde et avec les autres ou mieux la perte de monde.*<sup>141</sup> » Le rapport au réel est nécessaire à la reconnaissance sinon le processus perd son sens. On peut se référer à Christophe Dejours pour s'en convaincre : « (...) *la reconnaissance ne peut être une promesse d'émancipation que si elle est associée à une épreuve portant sur l'expérience du réel.*<sup>142</sup> ». Ainsi, il s'avère difficile de concevoir la reconnaissance sur le plan du rapport à soi, du moins, à partir de l'activité de travail.

La perte du monde fait participer de l'inanité toute tentative à concevoir les rapports sociaux sous l'angle de la reconnaissance. Les rapports sociaux naissant de la reconnaissance réciproques des qualités individuelles. L'homme moderne possède la qualité de consommateur. La société de consommation traduit la dissolution de la subjectivité et par conséquent la difficultés d'envisager autrui comme un partenaire d'interaction. Parler de reconnaissance réciproque dans un cadre revient à envisager des relations de réification. Le rapport positif au monde passe par une compréhension de soi-même comme être ouvert au monde.

Ainsi, la théorie de la reconnaissance, dans ce contexte, doit être mobilisée à un niveau plus élevé de compréhension des dynamiques sociales au sein du travail. Nous pensons comme Axel Honneth et Eva Illouz, qu'il importe de passer à une critique post-normative qui prend son fondement dans le vécu des individus ou de replonger le concept au cœur même des institutions du capitalisme. Cela traduit de façon générale l'incomplétude de la critique qui se fonde sur le fait que les références normatives sur lesquelles s'appuie la critique sont elles-

---

<sup>141</sup> FISCHBACH Franck, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité et aliénation*, Paris, Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2009, p.8.

<sup>142</sup> DEJOURS Christophe, « Psychanalyse et psychodynamique du travail : ambiguïtés de la reconnaissance », dans CAILLE Alain (dir.), *La quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Op. Cit., p. 68.

mêmes construites dans le monde, prise dans le monde<sup>143</sup>. Dans la reconnaissance et le travail, il se laisse à voir un capitalisme qui sape le fondement de l'identité. Les acteurs sociaux ne s'engagent plus selon leurs intérêts (ce qui était la définition de l'homme économique) mais plutôt vers la réalisation de projets émotionnels<sup>144</sup>.

En somme, il faut remarquer que le néo-capitalisme sape les fondements de la construction de l'identité et les possibilités de parvenir à une communauté véritable, par opposition à la société atomisée. L'homme contemporain est encore au registre de la quête de son objectivité. *C'est que le capitalisme consumériste est devenu un aspect intrinsèque de l'identité moderne.*<sup>145</sup> » Ainsi, la théorie de la reconnaissance semble peu féconde à critiquer le travail capitaliste en vue de l'émancipation des travailleurs. En revanche, elle permet de révéler ce qui peut indigner l'individu.e de sorte à mettre au jour les déplacements opérés dans les épreuves sociales en raison de la conflictualité qui est à son fondement. En pratique, le capitalisme est passé d'une structure qui fonctionne dans les cadres du droit du travail à une structure exclusivement régie par le droit commercial comme le remarquent sociologues et juristes<sup>146</sup>. Il incombe donc à la critique sociale d'identifier les sources d'indignation, les lieux où se jouent les épreuves pour, dans l'optique de la philosophie sociale, faciliter la mobilisation chez les acteurs et actrices sociaux.

Au terme de cette partie, il faut noter que néo-capitalisme a engendré de nouvelles opérations de production qui accentuent le phénomène de la souffrance au travail au point de s'en prendre à la constitution même de l'individu. Les formes de travail récurrents ont été traduits sous les termes de travail non-reconnaissant, de travail invisible et le "bullshit job" que nous avons emprunté à David Graeber. En effet, l'évolution du capital a engendré des formes de travail qui conduisent à la ruine de la confiance en soi dont le travail immatériel et le travail émotionnel, et des travaux qui découlent de formes d'exclusion, c'est à dire, le travail invisible,

---

<sup>143</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.92.

<sup>144</sup> ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Op. Cit, p.21.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>146</sup> On peut se référer en sociologie à BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.593 et pour ce qui concerne la science juridique à SUPIOT Alain, « Le travail est-il encore un droit ? », <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/le-travail-est-il-encore-un-droit>, consultée le 25.10.2019 à 07h30.

qui ne contribue pas à susciter une forme d'estime chez la personne. De plus, la désagrégation de la vie sociale sous l'effet du travail capitaliste, a conduit à une demande des biens sociaux qui sont marchandisés dans le circuit capitaliste de la marchandise : cela crée des emplois de service qui constituent une forme de délégation de la subjectivité des uns aux autres, ce que nous pouvons qualifier d'esclavage : l'esclave chez Hegel est celui qui réalisait les besoins de son maître.. Enfin, le travail s'est muté en gestion de l'information de façon exclusive ; toute la paperasse liée à la gestion du capital. Cette forme de travail qui se cristallise dans les grandes bureaucraties est si inutile qu'il rend les personnes qui l'exercent aussi invisibles. Cela engendre des individus qui ont le sentiment d'occuper aucune place dans leur société. Pour ce qui concerne la question de la division du travail dans le système de la reconnaissance, il faut noter que le travail doit répondre aux qualités des individus et par ce fait ils doivent pouvoir autogérer la production ; elle passe par la médiation de cadres de délibérations où les volontés individuelles peuvent être traduites pour les exigences de respect et ainsi susciter une adhésion volontaire au niveau de la solidarité. Un autre enjeu de notre travail consistait à analyser la critique marxienne du travail à l'aune de la théorie de la reconnaissance au travail. Au regard de tous ces aspects, nous avons estimé que la théorie de la reconnaissance ne peut être un concept critique efficace pour la société actuelle car elle est inauthentique. Ce qui est pratiqué, c'est un travail dénaturé qui n'ouvre pas des perspectives de revendications de reconnaissance. Les acteurs sociaux sont continuellement tournés vers la quête d'émotions qui constitue en retour une source de production pour le capitalisme. *Elle a su mobiliser les subjectivités en tant que telles en mettant jusqu'à leurs ressources proprement créatrices au service de la reconfiguration du capitalisme.*<sup>147</sup> » Il demeure que la critique de l'aliénation persiste au regard de toutes ces formes de travail ; elle consiste en la perte de l'objectivité caractéristique de l'homme moderne. Cependant, elle demeure un idéal qui peut engager une lutte chez les hommes.

---

<sup>147</sup> FISCHBACH Franck, « Aliénation et réification à l'âge du travail immatériel » dans CHANSON Vincent, CUKIER Alexis, MONFERRAND Frédéric (dir.), *La Réification. Histoire et actualité d'un concept critique*, Paris, La Dispute, 2014, p.310.

**EN GUISE DE CONCLUSION**

Au terme de notre parcours théorique, consacré à l'enjeu du travail au sein de l'économie capitaliste sous la théorie de la reconnaissance, nous pouvons, tout d'abord, retenir que le travail constitue représente le fondement de toute économie. En tant que sphère de la production, de l'échange et de la consommation, l'économie est le lieu de déploiement de l'activité production humaine et elle est le fondement des autres activités qui animent la vie d'une collectivité. S'imposant au sein des sociétés à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le capitalisme déterminera la production humaine et provoquer un impact sur la vie des collectivités et des individus. Il peut se définir comme un processus illimité d'accroissement du capital par des moyens formellement pacifiques. Il a pris ses racines dans les relations marchandes constituées à l'époque en diffusant l'idée que le lucre devrait conduire les actions humaines. Dorénavant, toutes les activités devraient être soumises à la possibilité de tirer un certain gain. Les ressources religieuses à l'époque ont, d'une part, apporté la caution morale en valorisant le travail comme un valeur en soi et l'épargne qu'il encourageait. Il faut noter que le capitalisme ne s'identifie pas à l'économie de marché qui a préexisté avant elle mais son empreinte c'est la valorisation du profit. D'autre part, il trouvait ses ressources théoriques dans la philosophie anglaise qui défendait l'idée que se conduit de sorte à tirer le maximum de profit des relations d'échange et de troc. Ainsi, il fait appel à une rationalité spécifique qui va conduire à une organisation des activités productives, ce qui va déterminer l'agir humain. L'organisation du travail se présente ainsi comme la clé de voûte du capitalisme. Elle permet de déterminer les coûts de la production et le rendement de toute de toute production. De la même façon, le travail sera soumis à cette même discipline théorique dont les premiers enjeux étaient la naissance de la classe ouvrière, constituée de la masse des personnes prolétarisées par l'activité capitaliste. Ce constat nous a conduit à la thèse de la centralité du travail dont nous avons trouvé les grandes lignes dans la philosophie marxienne. Elle se fonde sur la réalité que l'histoire est l'ensemble des transformations opérées par les êtres humains au sein de la nature ; le travail étant l'agir qui fonde toute transformation. La dynamique du capitalisme nous a permis de définir le travail comme porteur d'expériences morales et les confusions qu'elle peut porter. C'est elle qui constitue la structure de la subjectivité. Ainsi, au regard des règles qui prévalent dans le capitalisme, nous avons estimé qu'il pouvait subvertir l'humanité. Pour le démontrer, nous nous sommes attelés à établir la reconnaissance comme éthicité du travail.

La reconnaissance est apparue comme le cœur de la vie sociale, depuis ces dernières années grâce à la philosophie d'Axel Honneth. En ce sens, c'est elle permet aux sujets d'accéder

à leur autoréalisation et aux collectivités humaines de construire une communauté solidaire. Elle est développée autour de trois catégories essentielles dont les sources remontent à Hegel et G. H. Mead ; ce sont essentiellement l'amour, le droit et la solidarité. Pour nous, le travail peut coïncider avec chacune de ses différentes catégories. Dans la reconnaissance affective, le sujet réalise une forme d'autoreconnaissance dans le travail en transformant la nature pour subvenir à ses besoins. De plus, dans la collectivité, l'amour se matérialise par la division du travail où l'individu en travaillant pour autrui peut trouver la reconnaissance de ses qualités et accéder à la confiance en soi. Dans la reconnaissance juridique, les sujets dépendant peuvent s'autolimiter et parvenir à s'accorder tous des droits, qui fonde leur dignité. Dans le travail, elle conduit à délibération commune des règles du travail. Comme forme de la solidarité, le travail engendre l'esprit du peuples à travers les activités contemplatives et concourir à la reproduction de la société. Les individus y expriment leur particularités. Cette situation idéale nous a permis de percevoir le hiatus qui nous éloignent de la condition actuelle des travailleurs et des travailleuses et nous a conduits à notre thèse majeure, que le travail dans le capitalisme est une forme de mépris et d'injustice.

Le capitalisme est un ordre social qui détruit les ressources possibles à l'édification des collectivités et des individu.e.s. Les relations de reconnaissance que le travail instaure entre les sujets est celles de mépris et d'injustice. Il convient de remarquer que le capitalisme ruine l'autoreconnaissance de la personne à travers la privation des moyens de reconnaissance ; cela constitue une entrave à son objectivation et à sa capacité à reconnaître les autres. L'amour se métamorphose en concurrence des personnes pour l'exploitation de leur force de travail. Concernant la reconnaissance juridique, le capitalisme ne concède aucune liberté aux travailleurs et aux travailleuses de sorte qu'ils ont le sentiment d'être soumis à une volonté extérieure et cela freine le déploiement de l'imagination qui nourrit l'activité humaine. Sur le plan de la solidarité, il détruit les formes durables de la collectivité en généralisant des relations marchandes. A l'inverse de l'estime ou de l'honneur, l'intérêt revêt la formes des différentes activités. Cependant nous avons reconnu avec Axel Honneth, que la reconnaissance peut fonctionner comme une idéologie, et en assujettissant l'individu.e au regard extérieur. C'est l'un des motifs, qui nous a conduits à examiner les formes de soumission déguisée dans le néomanagement et qui conduisent à davantage de contraintes que de bien pour les salarié.e.s.

Pour finir, certains enjeux implicites à notre développement n'ont pas manqué notre attention. A l'ère du néocapitalisme, l'engouement politique pour une baisse du chômage avec

paradoxalement l'accélération de la robotisation et de la digitalisation, laissent de nouvelles formes de travaux déshumanisant. Ce qui fait la spécificité du capitalisme, ce sont de nouvelles opérations de production qui accentuent le phénomène de la souffrance au travail : le travail immatériel, le travail invisible ou celui de serviteur et le "bullshit job" sont les nouvelles redéfinitions du travail qui touchent du fond les individu.e.s et les détruisent de plus en plus. Ensuite, nous avons tenté d'exposé de façon cohérente ce que peut être la division du travail dans le système de la reconnaissance : l'expérience du travail est un lieu où l'individu.e prend place par ses qualités, participe à l'élaboration des règles de travail d'où il est libéré pour se vouer à la contemplation. A ce niveau, l'activité politique trouve sa place et elle a pour but de limiter la sphère de l'échange pour que l'économie serve à l'émancipation. Tout cela nous interroge sur la qualité du travail réalité, voire la nature du travail qu'impose le capitalisme dans le processus de la production. Elle est elle-même une activité solidaire. Un autre enjeu de notre travail consistait à analyser la critique marxienne du travail à l'aune de la théorie de la reconnaissance au travail ; elle résonne dans les cadres de la théorie de la reconnaissance, avec les interprétations éclairées de sa philosophie. Enfin, nous avons estimé que la théorie de la reconnaissance ne peut être un concept critique efficace pour la société actuelle car elle est inauthentique, toute chose qui ouvre d'autres perspectives à la crise. Grosso modo, nous pouvons faire sienne cette citation de Karl Polanyi, pour qui « *En disposant de la force du travail d'un homme, le système disposerait d'ailleurs de l'entité physique, psychologique et morale « homme » qui à cette force.*<sup>148</sup> » C'est la réalité actuelle du capitalisme.

Les difficultés que nous avons parfois rencontrées sont d'une part, celle de distinguer les sphères de la reconnaissance tant elles s'entremêlent de façon inextricable chez l'individu dans les relations sociales et d'autres part de cerner l'expérience que constitue parfois le travail au regard de ses dimension à la fois subjective et son impact collectif. Il est possible de nous reprocher une sorte de généralisation de l'organisation actuelle du travail à toutes les sphères d'activités. Mais il y a un mouvement de pression des institutions économiques, à les obliger à adopter des dispositifs identiques. Les débat dans l'espace public français sur la nouvelle loi de transformation de la fonction publique (Nouveau Management Public) en est la preuve : c'est une idéologie qui vise le fonctionnement capitaliste de l'Etat, et par là, la réduction des

---

<sup>148</sup>POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Op. Cit., p.108.

possibilités d'épanouissement des individus. C'est donc dire qu'il y a ce mouvement d'institutionnalisation du capitalisme, qui lentement détruit les sphères où il était encore possible d'exercer un travail sensé.

Le monde du travail actuel est le monde prépolitique de la lutte pour la vie. Elle représente dans le schéma hégélien l'échec de la reconnaissance. Le monde du travail ne peut plus être considéré aujourd'hui comme un monde ; c'est le monde de la désolation. C'est par le truchement du rapport au travail que progresse l'émancipation. L'émancipation du travail, condition essentielle dont dépend à la fois l'estime symétrique entre les sujets et la conscience individuelle de soi est plus que jamais une nécessité pour que l'homme se réalise pleinement dans son essence d'être générique qui s'engendre par son activité. Comme le signalent Luc Boltanski et Eve Chiapello, « *L'une des difficultés du travail critique est qu'il est presque impossible de tenir ensemble ces différents motifs d'indignation et de les intégrer dans un cadre cohérent, si bien que la plupart des théories critiques privilégient un axe au détriment des autres en fonction duquel elles déploient leur argumentation* <sup>149</sup> » Nous nous sommes tout au long de notre travail à surmonter le problème de cohérence à la critique, cohérence qui se fonde sur la fécondité de la théorie de la reconnaissance à traduire les attentes des acteurs sociaux sur tous les plans. La théorie de la reconnaissance au regard de tous ces faits a montré ses limites ; Axel Honneth en mesure également la difficulté quand il soutient que les critères immanents, articulés par les protagonistes eux-mêmes et qui permettaient d'interroger les pratiques sociales ont tous perdu leur validité<sup>150</sup>. Elle garde le privilège d'avoir permis de révéler les formes d'indignation et d'injustices encore à l'œuvre dans le capitalisme et elle a permis d'identifier les nouveaux lieux des épreuves de domination. L'avenir de la critique sera soit de tabler sur les normes pour user de la théorie pour faire advenir un esprit de résistance comme le recommandait à la suite Axel Honneth ou d'interroger par les normes, les structures organisationnelles du capitalisme qui régissent la réalité sociale. La seconde voie nous paraît féconde parce qu'elle n'exclut pas que les critères soient constitués du vécu des individu.e.s ; s'il est encore possible de parler de socialisation, bien qu'elle soit biaisée, il faut noter qu'elle passe par la marchandisation. En ce sens, il semble alors urgent de reconsidérer les limites de la marchandisation pour l'émancipation l'humanité.

---

<sup>149</sup> BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Op. Cit., p.87.

<sup>150</sup> HONNETH Axel, « Préface » dans ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Op. Cit., p.11.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Littérature primaire*

- HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Traduit de l'allemand par P. Rusch, Paris, Cerf, 2000.
- HONNETH Axel, *La réification : petit traité de théorie critique*, Traduit de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007.
- HONNETH Axel, *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, Traduction de Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix, Paris, La Découverte, 2008.
- HONNETH Axel, *Un monde de déchirements. Théorie critique, psychanalyse, sociologie*, Traduit de l'allemand par Pierre Rusch et Olivier Voirol, Préface de Olivier Voirol, Paris, La Découverte, Coll. « Théorie critique », 2013.
- MARX Karl, *Le capital : critique de l'économie politique. Livre 1*, Traduction révisée de la quatrième édition allemande sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Quadrige », 2019 (1993).
- MARX Karl, *L'idéologie allemande*, Traduction de Roger Dangeville, Paris, Anthropos, 1968.
- MARX Karl, *Critique du programme de Gotha*, Traduite de l'allemand par Sonia Dayan-Herzbrun, Paris, Les éditions sociales, 2008.
- MARX Karl, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Traduction de Franck Fischbach, Paris, J. Vrin, Coll. « Textes et commentaires », 2007.

### *Littérature secondaire*

- ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Traduit par G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Traduit par Jean Tricot, Paris, Librairie Philosophique Jean Vrin, 1990.
- ARISTOTE, *Economique*, Texte établi et traduit par B. A. van Groningen et A. Wartelle, Introduction et notes par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

- BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Postface inédite, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 2011 (1999).
- BOUTON Christophe, LE BLANC Guillaume (dir.), *Capitalisme et démocratie. Autour de l'œuvre d'Axel Honneth*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2015.
- BRAVERMAN Harry, *Travail et capitalisme monopoliste. La dégradation du travail au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, François Maspero, Coll. « Economie et socialisme », 1976.
- CAILLE Alain (dir.), *La quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte, 2011.
- CHANSON Vincent, CUKIER Alexis, MONFERRAND François (dir.), *La réification. Histoire et actualité d'un concept critique*, Paris, La Dispute, 2014.
- DEJOURS Christophe, *Travail vivant. II, Travail et émancipation*, Paris, Payot, 2009.
- DUMONT Augustin (dir.), *Repenser le possible : l'imagination, l'histoire, l'utopie*, Paris, Kimé, 2019.
- DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Quadrige », 1998 (1930).
- FISCHBACH Franck, *Après la production. Travail, nature et capital*, Paris, Librairie Philosophique Jean Vrin, Coll. « Philosophies », 2019.
- FISCHBACH Franck, *La production des hommes. Marx avec Spinoza*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Actuel Marx-Confrontation », 2005.
- FISCHBACH Franck, *Manifeste pour une philosophie sociale*, Paris, La Découverte, Collection « Théorie critique », 2009.
- FISCHBACH Franck, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Librairie Philosophique Jean Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2009.
- FISCHBACH Franck, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Philosophies », 1999.
- GORZ André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Folio-Gallimard, 2004 (Galilée, 2008).
- GRAEBER David, *Bullshit jobs*, Traduit de l'anglais par Elise Roy, Paris, Les liens qui libèrent, 2018.
- GRAEBER David, *Bureaucratie*, Traduit de l'anglais par Françoise et Paul Chemla, Paris, Les liens qui libèrent, 2015.

- GUEGUEN Haud, MALOCHET Guillaume, *Les théories de la reconnaissance*, nouvelle édition, Paris, La Découverte, Coll. « Repères », 2014 (2012).
- HABER Stéphane, *L'Homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Paris, CNRS Éditions, 2009.
- HÉSIODE, *Les travaux et les jours*, Texte établi par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- ILLOUZ Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Préface d'Axel Honneth, Traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Paris, Premier Parallèle, 2019.
- LE BLANC Guillaume, *L'invisibilité sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- LINHART Danièle, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Toulouse, Editions Erès, Coll. « Sociologie clinique », 2015.
- PAUGAM Serge, *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Le lien social », 2000.
- PAUL T. Axel (dir.), *Ökonomie und Anthropologie*, Studien des Frankreich-Zentrums der Universität Freiburg, Band 5, Berlin, Arnaud Spitz Verlag, 1999.
- POLANYI Karl, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Traduit de l'anglais par Catherine Malamoud et Maurice Angeno, Préface de Louis Dumont, Paris, Gallimard, Coll. « NRF », 1983.
- RENAULT Emmanuel, *L'expérience de l'injustice. Essai sur la théorie de la reconnaissance*, Paris, La Découverte, Edition revue et augmentée, 2017 (2004).
- RENAULT Emmanuel, *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Paris, La Découverte, Coll. « Armillaire », 2008.
- RENAULT Emmanuel. « Reconnaissance et travail », dans *Travailler*, vol. 18, no. 2, 2007, pp. 119-135.
- STIEGLER Bernard, *L'emploi est mort, vive le travail ! Entretien avec Ariel Kyrrou*, Paris, Mille et une nuits, 2015.
- VINCENT Jean-Marie, *Critique du travail. Le faire et l'agir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.